

LE 18^E DU MOIS

■ **NATURE**
ÇA GRENOUILLE
DANS L'ARRONDISSEMENT ► P. 7

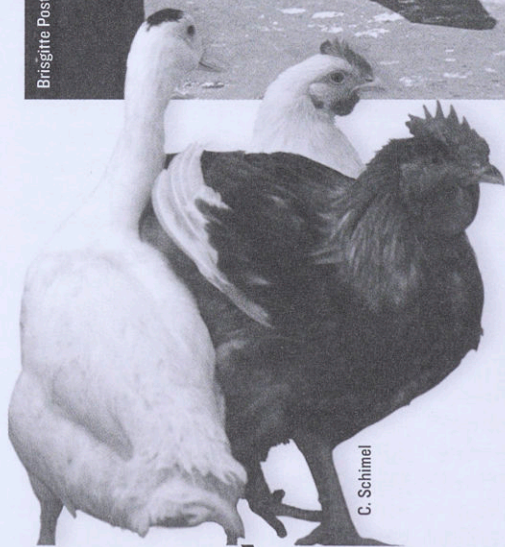
■ **LA CHAPELLE**
L'ESPOIR RENAÎT CHEZ
LES SOUDANAIS ► P. 13

■ **MONTMARTRE**
AUTHENTICITÉ RETROUVÉE
À LA MAISON ROSE ► P. 14



SÉNIORS SORTIR DE L'ISOLEMENT

► P. 2

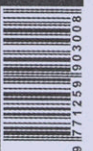


HISTOIRE
Société
philantropique :
aux origines
de l'action
sociale

► P. 18

22 V'LA LES POULETS...
DE LA RUE MYRHA ► P. 16

► P. 21 **EXPOSITION À L'ICI**
"C'EST BEYROUTH"



21 Jul 20 32713

Aisées ou précaires, autonomes ou dépendantes, les personnes âgées de l'arrondissement vivent des situations très contrastées. Entre initiatives municipales et associatives, système D et limites du secteur sanitaire, il reste encore à faire pour améliorer leur bien-être.

SÉNIORS DU 18^e IMAGES D'UNE POPULATION TRÈS DISCRÈTE

Comme c'est vendredi, il y a du poisson au menu du Restaurant Émeraude de la rue Caulaincourt, une vaste pièce claire sous verrière avec vue sur une petite cour où l'on voit danser les arbres dans le vent. Une trentaine de convives, femmes et hommes, passent du toast tomate fromage en entrée au poisson accompagné d'épinards, champignons, pommes de terre, sauce blanche aux herbes. Il y aura par la suite fromage et clafoutis, le tout cuisiné par Christian, l'aimable chef qui connaît tout le monde et officie dans la salle. «Voulez-vous du vin?» propose-t-il. «Très bon! C'est toujours bon,» observe la voisine de table, qui habite à deux arrêts de bus et vient tous les midis. «Allez à la mairie demander une carte. On paie selon ses revenus, moi ça me coûte 5€83. Le soir je mange chez moi.» Elle partira chez elle après le déjeuner, d'autres s'en vont à Guy Môquet faire de la danse, ou regarder danser car l'une marche avec une canne. Un monsieur dit au revoir à tout le monde car «de main, je pars aux Baléares». Après le café on bavarde. L'ambiance est chaleureuse. C'est le côté clair de la vie en sénior.

Des activités sociales et ludiques

Il y trois restaurants émeraude dans le 18^e, dont un actuellement fermé pour travaux. Comme dans la plupart des arrondissements parisiens, il y a aussi les clubs du Centre d'action sociale. Six dans l'arrondissement proposent des activités physiques (ping pong, gymnastique, danse, yoga du rire, sophrologie, soin bien-être). Mais aussi des initiations à l'informatique, des bals, des cours d'anglais, espagnol

ou français, du théâtre, de la peinture ou du chant, et même des actions santé telles que travailler la mémoire ou l'équilibre. Pour les retraités à domicile ou ceux qui habitent, autonomes, en résidence, ça peut aller.

Pour les autres, une multitude de problèmes demeurent à régler. Si l'arrondissement est bien loti en maisons de retraite, il n'en est pas de même pour l'offre médicale. La densité de médecins, infirmiers et kinésithérapeutes reste la plus faible du nord-ouest parisien, selon un diagnostic officiel de 2015.

Favoriser l'autonomie

Environ 17% des résidents du 18^e ont plus de 60 ans, 5,8% plus de 75 ans.

«Cette population apparaît comme plus isolée et précaire» comparée à l'ensemble parisien, selon l'Atelier parisien d'urbanisme, qui note que 6% de personnes âgées reçoivent le minimum vieillesse dans le 18^e comparé à 4% dans Paris, et qu'un nombre important de migrants âgés vit en résidence sociale ou en hôtel «avec de réelles difficultés d'accès au logement social».

Les retraités à domicile ou ceux vivant en résidence ont de quoi s'oc-

cuper. «Notre premier objectif, déclare Galla Bridier, adjointe à la Maire de Paris chargée des séniors, est de permettre leur maintien à domicile le plus longtemps possible et dans les meilleures conditions. Nous réfléchissons à des formules innovantes pouvant leur procurer un supplément de revenus favorisant une vie autonome.» Outre la cohabitation intergénérationnelle, facilitée par des associations, le conseil de Paris vient ainsi de voter un texte pour développer un système de viager solidaire. La Ville pourra se porter acquéreur d'un logement, la personne recevant en contrepartie, outre une dotation, une rente mensuelle. «Nous lançons aussi un comparateur en ligne des aides à domicile*, explique Galla Bridier. Grâce à l'enquête réalisée par la Ville après des utilisateurs des 200 services exis-

tants, il permettra de choisir celui correspondant le mieux aux besoins.» Paris souhaite aussi favoriser l'engagement intergénérationnel pour lutter contre l'isolement des 174 000 personnes de plus de 65 ans vivant seules chez elles. «Depuis le 15 janvier 2019, indique Galla Bridier, un service gratuit pour les plus de 65 ans existe: Paris en compagnie (lire notre numéro 268). 500 accompagnements ont été réalisés dans ce cadre. Mais il faudrait beaucoup plus de bénévoles pour développer ce système.»

Et il ne faut pas oublier l'aspect médical. «Le suivi des personnes âgées constitue un véritable enjeu, indique Galla Bridier. Un travail en réseau avec les professionnels et l'Agence régionale de santé est en cours, afin de rechercher des solutions. 105 places supplémentaires en centres d'accueil de jour, pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ou de troubles apparentés ont été créées entre 2012 et 2016. Paris fait beaucoup. Parallèlement la gratuité du Pass Navigo représente un effort financier considérable tout comme les actions destinées aux loisirs. Mais il s'agit là d'un juste retour. Car, sans l'engagement citoyen des aînés, que deviendrait la vie associative, portée à 80% par des «séniors?»

CLAIRE ROSEMBERG, DOMINIQUE GAUCHER

*monaideadomicile.paris.fr



21 % des Parisiens ont plus de 60 ans. Les 6^e, 16^e et 17^e arrondissements sont ceux qui comptent le plus de personnes âgées. Le 18^e est plus jeune: 18 % de ses habitants ont plus de 60 ans (et parmi eux 6 % plus de 75 ans).

LA PROVIDENCE, RÉSIDENCE HAUT DE GAMME

Dissimulée derrière la façade ordinaire d'un immeuble de la rue des Martyrs se cache l'une des plus anciennes résidences pour personnes âgées de Paris.

Créée par Jules Micault de la Vieuville en 1804, la Providence est alors destinée à prendre en charge des nobles ruinés. Cette fondation accueille une centaine de personnes dans ses beaux bâtiments entourés d'un jardin de 1 500 m². Sa devise est: «Liberté, tradition et modernité». Chaque jour, les résidents peuvent suivre la messe dans la chapelle – 6 religieuses font d'ailleurs partie de l'équipe qui accompagne les résidents. «On vient ici de génération en génération», précise la directrice, Véronique Chambraud. Conséquence de cette solide réputation: il faut environ un an pour entrer à la Providence.

L'établissement propose 118 studios et 14 petits appartements meublés par les résidents. Il n'est pas médicalisé même si des aides-soignantes sont salariées de l'établissement, pour de petits coups de pouce

au quotidien. «Être autonome et avoir entre 70 et 85 ans sont les critères d'admission mais on étudie toutes les demandes, indique la directrice, car chaque situation est singulière». Les personnes viennent ici pour trouver une sécurité difficile à garantir chez eux. Même si les gens ont les moyens, le «turn over» des aides à domicile les décourage souvent. Ils trouvent également à la Providence des activités – cet après-midi un concert de musique classique – et une vie sociale.

«Nous souhaitons accompagner les personnes jusqu'à la fin de leur vie quand c'est possible. Ceci n'est pas toujours le cas car certaines pathologies nécessitent un établissement spécialisé. Sinon, tout est fait pour les aider à vieillir le mieux possible. Beaucoup de résidents ont entre 90 et 100 ans. Ils disent être heureux. Ils sont aussi très entourés par leur famille.» D. G.

L'OASIS, UN ÉTABLISSEMENT OUVERT À TOUS

Au cœur de la Goutte d'Or, l'EHPAD l'Oasis peut accueillir rapidement dans ses 119 chambres des personnes peu autonomes avec des pathologies lourdes, mentales et physiques.

Parmi les résidents de l'Oasis, seuls cinq peuvent accomplir sans aide les gestes de la vie quotidienne. Et, depuis que le secteur psychiatrique a fermé le tiers de ses lits, les établissements du centre d'action sociale de la Ville de Paris doivent accueillir des personnes âgées souffrant de maladies mentales. L'établissement y contribue amplement: près de 40% de ses résidents sont concernés. Et, depuis 2001, vingt lits sont destinés à des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.

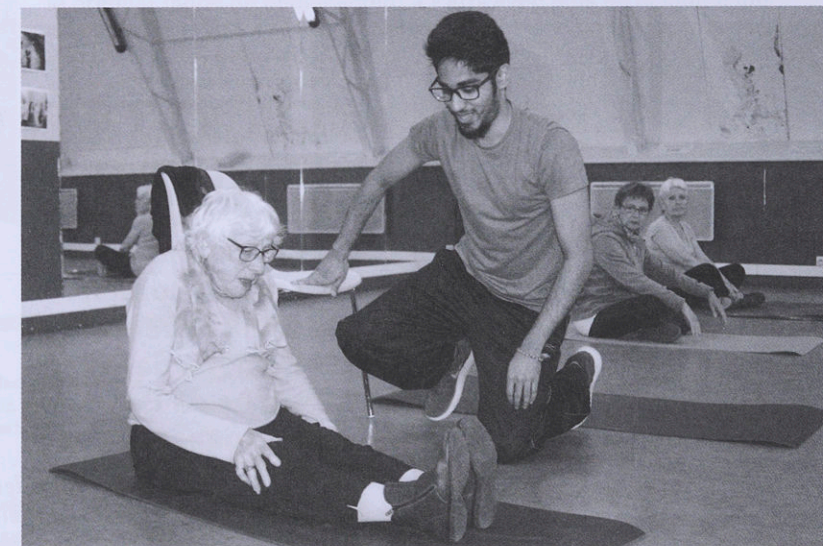
L'Oasis dispose d'une équipe médicale composée de deux médecins, deux cadres de santé, une psychologue à mi-temps, 10 infirmières, et 38 aides-soignants. Il s'agit là de l'ensemble des effectifs. Avec les congés, les jours de RTT, les absences, les effectifs présents sont nettement moins nombreux. Le matin, pour les toilettes et le petit déjeuner, le ratio est de deux aide-soignants pour 28 résidents. Compte tenu de l'état de santé de la majorité des personnes, c'est loin d'être trop. Mais pas question de disposer de plus de personnel. Au moindre déficit, l'Agence régionale de santé peut demander la di-

minution du personnel soignant. Ce qui pose le plus de difficultés est le suivi des personnes ayant une pathologie mentale. L'Oasis perçoit aux centres médico-psychologiques du 18^e, déjà débordés. Un psychiatre intervient une demi-journée par mois mais les besoins sont importants.

L'établissement tente malgré tout d'offrir la meilleure qualité de vie possible à ses résidents. Ils peuvent avoir recours gratuitement aux services d'un kinésithérapeute, d'un pédicure, d'un psychomotricien mais aussi d'une coiffeuse et d'une esthéticienne. Un plus pour aider les gens à se sentir le mieux possible. Car leur situation sociale et personnelle s'avère elle aussi difficile. 70% des 115 résidents bénéficient de l'aide sociale. Et seules 10 personnes reçoivent des visites. Des bénévoles viennent aussi rencontrer les résidents: le père William, prêtre de l'église voisine, Saint-Bernard, mais aussi les Petits frères des pauvres et l'association Jusqu'à la mort, accompagner la vie (JALMALV). De quoi rendre un peu moins rude le quotidien de la très grande majorité d'entre eux, complètement isolés. ●

DOMINIQUE GAUCHER

Siel mon cours de gym !



L'association Siel Bleu intervient dans la résidence de la rue Raymond Queneau. À la demande du bailleur social l'ICF La Sablière, les moniteurs viennent dispenser des cours de gymnastique adaptés aux séniors résidents du quartier. Les participants sont âgés de 60 à 90 ans. Le but est de les encourager à rester en forme, de continuer à solliciter leurs muscles. La séance permet également d'apprendre aux personnes à se relever en cas de chute, ce qui ne va pas toujours de soi.

S'OCCUPER ET BOUCLER LES FINS DE MOIS

Près de 40 % des Biffins installés aux abords des Puces ont plus de 60 ans. Ils se retrouvent ici pour compléter leurs revenus mais aussi conserver une vie active et sociale.

Il est presque 8 h 30, heure d'ouverture du marché des Biffins sous le périphérique, la Porte Montmartre. Les vendeurs arrivent, un par un, trainant des grosses valises, des caddies qui débordent, des diables chargés de caisses et de sacs de course trop remplis. Une dame âgée aux cheveux blancs et le dos courbé tire péniblement une valise à roulettes, un gros sac bourré d'on ne-sait-pas-quoi et un petit aspirateur d'un rouge clinquant – avec son tuyau et brosse – qui pourrait bien trouver acheteur.

Elle est l'une des 100 personnes autorisées à vendre des objets de récupération ce dimanche au Carré des Biffins, un espace ouvert chaque semaine du samedi au lundi. Lancé il y a 10 ans, suite à des manifestations par des vendeurs à la sauvette et des riverains, l'espace en bordure des Puces de Saint-Ouen compte aujourd'hui 270 adhérents. Selon l'association Aurore, qui dirige le projet avec le soutien de la Mairie, une centaine d'entre elles ont plus de 60 ans, des hommes et des femmes de toutes origines dont la motivation principale est d'arrondir leurs fins de mois.

Sara Danti, travailleuse sociale au Carré des Biffins, a participé à une enquête l'année dernière sur ces chiffonniers/ferrailleurs du weekend. Elle dit avoir «*découvert des situations terribles – des revenus de 200 € par*

mois ou 20 ans passés dans une chambre de bonne sans toilettes». «*Beaucoup de ces anciens ont participé aux manifestations de 2008*», explique Sara. Ils réclamaient un emplacement de marché pérenne pour mettre fin aux conflits qui avaient lieu à cette époque entre police et vendeurs à la sauvette dans et autour des Puces. Le maire du 18^e, Daniel Vaillant, avait validé l'idée et Aurore l'avait prise en main, avec pour projet d'accompagner les biffins sur le plan social : aide à l'insertion pour les plus jeunes, aide à naviguer dans le système social pour les plus âgés, cours de langue ou d'informatique pour tous.

Réguler les ventes à la sauvette

Ils sont trois professionnels d'Aurore ce jour-là comme tous les jours – Sara, la directrice Sylvie Lewden et Senam Kalipe, à l'accueil – pour répondre aux questions, attribuer les places, s'assurer que chacun a bien étalé sa marchandise sur un tapis de plastique orange et surtout, vérifier qu'il n'y ait ni objets neufs – donc potentiellement volés – ni cigarettes, ni produits alimentaires, ni cosmétiques ou couteaux et autres objets dangereux. Des officiers en patrouille de la DPSP, la sécurité de Paris, sont présents pour aider et empêcher que des vendeurs à la sauvette s'installent dans l'espace.

Certains vendeurs se spécialisent

- en multiprises, vêtements, chargeurs de téléphones, ordinateurs, lunettes, télécommandes... Il y a des gens venus de partout, les derniers en date, des Chinois et des Roumains. Certains sont titulaires d'une place certains jours, d'autres journaliers, et ne peuvent étaler leur marchandise que si il reste une place libre.

Des situations sociales variées

«*Il y a toujours une assistante sociale sur le marché*», précise Sara. C'est important qu'on soit là pour aider, pour informer, » ajoute-elle en rappelant à une dame d'aller chercher sa carte de restaurant. Parmi les plus de 60 ans, on trouve des propriétaires comme des personnes sans abri, des personnes sans papiers et ne parlant pas français comme des personnes cherchant à faire valoir leurs droits à la retraite ou à l'aide sociale.

Mais si, selon l'enquête d'Aurore, la motivation première des Biffins âgés reste l'argent, il y a bien d'autres raisons qui poussent ces personnes à trainer leurs sacs lourds jusqu'au 18^e tous les weekends pour y passer des heures sous le périphérique par tous les temps avant de tout remballer. Et de se remettre à chercher de la marchandise en semaine, dans les poubelles, dans la rue ou dans les boutiques ou associations spécialisées en brocante et recyclage.

Marie Le Haro, une rousse de 83 ans originaire de Marseille qui vend du linge et des vêtements, aime cette occupation qui lui permet de s'échapper du quotidien. Ancienne responsable d'une société de nettoyage, elle habite en banlieue et vit de sa retraite.

Elle dit avoir toujours eu un penchant pour les marchés et le commerce mais surtout que «*c'est un plaisir de ne pas rester inerte devant la télé qui abrutit*». Montrant ses chemisiers soigneusement repassés et pliés, elle ajoute qu'elle n'aime pas passer son temps à échanger des banalités, ni avec les voisins, ni dans les jardins publics. «*Moi je cherche, je lave, je repasse. Je me régale, j'ai du plaisir*». Et les quelques 250 € qu'elle gagne chaque mois «*ça m'aide pour payer les charges, le téléphone, la mutuelle*».

Ancien boxeur professionnel d'origine tunisienne, Mohamed Ben Meshlia, 72 ans, propose sur son étalage des ornements, quelques chaussures, un transistor au design seventies. Après la boxe professionnelle, qu'il a pratiquée 10 ans, il a travaillé comme ambulancier et magasinier. Il vit en couple et perçoit une retraite moyenne. «*On a toujours besoin d'un peu plus d'argent*», estime-t-il. «*Mais surtout on s'ennuie à rester sept jours sur sept à la maison... J'aime l'ambiance, j'aime le contact avec les clients. Ça me*

des maraudes le jour, plutôt que la nuit.»

Asterya a donc proposé à des personnes de plus de 55 ans, vivant dans un centre d'hébergement et de stabilisation, de tricoter et d'envoyer leurs ouvrages à un service de protection maternelle infantile. Pour tous, l'association propose des rencontres individuelles ou en atelier afin de mieux saisir les désirs et compétences de la personne, puis aider à se mettre en contact avec le milieu approprié. ● C.R.

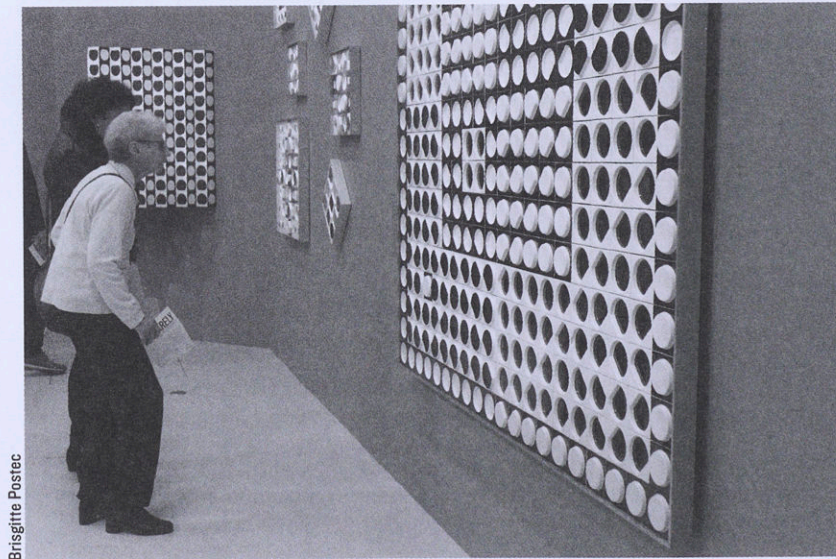
Asterya, 07 69 69 66 71, agir@asterya.eu. Ateliers gratuits sur les actions solidaires et écologiques 12 juin et 3 juillet et accueil tous les mercredis de 16 h à 20 h, 33 rue du Nord.



Thierry Nectoux

distrait deux ou trois jours de la semaine. » L'ancien poids welter, moyen, dit qu'il est de plus en plus dur de trouver des objets dans la rue.

«*Environ 30 ou 40 personnes quittent l'activité chaque année*», explique Sylvie. Les Biffins ont du mal à s'arrêter, ils ont du mal à couper les ponts. » Pourtant, le profil des habitués du Carré devrait prochainement évoluer et les personnes âgées s'y faire plus rares. Selon les nouveaux critères d'attribution, les cartes de Biffins seront désormais réservées aux 25 à 65 ans. «*Il y aura priorité aussi aux habitants du 18^e et de Paris, ainsi qu'aux femmes "pour ré-équilibrer"*», conclut Sylvie. ● C.R.



Brigitte Postec

UN CAFÉ SOCIAL POUR ROMPRE L'ISOLEMENT

L'association Ayyem Zamen apporte aide et réconfort aux migrants âgés, invisibles et précaires qui ont quitté leur famille et leur pays pour venir travailler en France.

Le café est bondé le matin. On est à une semaine du Ramadan et à deux semaines de la date limite pour remettre sa déclaration de revenus pour les impôts. Comme tous les matins en semaine, sauf mercredi, un animateur et un assistant social sont présents pour aider tous ceux qui poussent la porte à régler leurs problèmes administratifs. Difficile de rater le local d'Ayyem Zamen à un coin de rue au cœur de la Goutte d'Or, avec ses grands bacs à plantes et ses couleurs bariolées.

L'après-midi le calme est revenu, un groupe discute tranquillement à une table, un homme prend son café au bar à côté d'une affiche pour un voyage de groupe à Athènes en octobre : une semaine de dépaysement pour 22 adhérents, au prix dérisoire de 250 €.

«*Ça n'est pas plus important de régler les problèmes administratifs que de briser l'isolement*», explique Alexandre Blandin, responsable de l'accueil so-

cial et de l'animation. *Le café reste un lieu de vie. Beaucoup de gens passent une bonne partie de leur temps ici, ils y donnent rendez-vous à des amis. Mais là on aide surtout à régler les impôts.*

Créée au début des années 2000, l'association est l'idée d'un Tunisien alors habitant la Goutte d'Or, Moncef Labidi, qui remarque que beaucoup de vieux migrants fréquentent les cafés à la recherche de quelqu'un pour les aider à remplir leurs dossiers. Il en conclut qu'il faut fournir de l'assistance sociale dans les cafés.

Casse-tête pour la retraite

Presque 800 personnes étaient adhérentes, l'année dernière à Ayyem Zamen, qui gère le café social de la Goutte d'Or (300 adhérents) et celui de Belleville, deux lieux de Paris où le nombre d'immigrés et le taux de pauvreté dépassent la norme. Plus de la moitié sont de nouvelles adhésions. Alors que les migrants des années 1970 et 1980 partent petit à petit à la retraite, le problème demeure. En 2018, 90 % des adhérent.e.s avaient vécu en France plus de 25 ans et 45 % avaient plus de 70 ans.

«*Notre spécialité est devenue le traitement des dossiers de retraite*», précise Alexandre Blandin. *Beaucoup de nos usagers ont eu des parcours chaotiques, certains sont en difficulté avec la langue française. Ce type de démarche est une montagne, il y a des trous dans leur dossier CNAV, il faut tout justifier. On a acquis cette expertise. On les aide aussi à accéder ou maintenir leurs droits à l'assurance maladie.*»

Mais le café social anime également des ateliers et débats, organise des expos, fêtes et voyages. Et depuis 2014, Ayyem Zamen a lancé une offre de domiciles partagés, louant à Paris Habitat de grands appartements de quatre ou cinq pièces, ensuite sous-loués meublés à trois personnes. «*Les gens intègrent un domicile tout équipé. Ils viennent avec leurs vêtements et rien d'autre.*» Il y en a actuellement huit dans Paris, deux nouveaux seront ouverts cet été.

En 2018, l'association a tenu 185 permanences sociales avec 5 562 demandes traitées sans rendez-vous et assuré 1 782 entretiens individuels par les travailleurs sociaux. ● C.R.

Café social, 1 rue Dejean, métro Château Rouge, Tél. 01 42 23 05 93.

MARCHER À PARIS, SUPER MAIS RISQUÉ !

L'un des 10 engagements inscrits dans le «*schéma parisien 2017-2021*» pour les seniors à Paris est de «*développer une offre sportive accessible à tous*» comme la randonnée en ville. La marche constitue en effet le premier mode de déplacement à Paris avec plus de la moitié des déplacements journaliers. En contrepartie, les piétons paient leur tribut à la route : 21 % des victimes d'accidents sont des piétons. Parmi eux, 25 % sont des personnes âgées (alors qu'ils représentent 20,8 % de la population parisienne). Les personnes âgées sont en outre davantage touchées par des accidents graves : elles constituent les deux tiers des piétons tués. «*Les fragilités potentielles liées à la marche à pied des seniors invitent à penser l'adaptation et l'accessibilité de la ville à ces publics*», indique le rapport.

Dominique Gaucher



Thierry Nectoux

TRICOTER CHEZ SOI POUR SE RENDRE UTILE ?

Les seniors ont aussi beaucoup à donner. Une association les accompagne dans la recherche de l'activité la plus adaptée.

On rencontre parfois des retraités qui veulent tellement tout faire qu'ils finissent par ne rien faire, résume Lisa Basty, coordinatrice de projet chez Asterya. Alors on les aide. » Asterya, une petite association basée dans le 18^e a été créée en 2014 pour accompagner et favoriser l'engagement citoyen sous toutes

ses formes (associations, coopératives, initiatives de quartier, etc.). Elle a ainsi produit *Le Guide pour agir* qui liste 1 000 contacts d'associations dans le domaine de la solidarité et de l'environnement en région parisienne.

«*Puis on s'est rendu compte que de plus en plus de personnes retraitées nous contactaient*», explique Lisa. Aussi l'association a-t-elle plus particulièrement réfléchi à des projets adaptés à ce public. «*Même dans les résidences et maisons de retraite, des gens s'ennuient et voudraient se rendre utiles. On peut aussi faire du bénévolat ponctuel, voire de chez soi*», poursuit la jeune-femme. *Comme on peut faire*

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire 1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Anne Bayley, Marion Bernard, Dominique Boutel, Noël Boutier, Arthur Brunet, Sylvie Chatelin, Samuel

Cincinnati, Daniel Conrod, Frédéric Constans, Emmanuelle Day, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danièle Fournier, Jacqueline Gambelin, Dominique Gaucher, Annie Katz, Maryse Le Bras, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Guillaume Poinignon, Claire Rosenberg, Sophie Roux, Adèle Stéphan.

Photographies et Illustrations : Claire Gaby, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Brigitte Postec, Corentin Schimel,

Relecture :

Didier Augrand, Marion Bernard, Elise Coupas, Annie Katz, Catherine Masson, Emmanuel Trinquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Sara Iskander

Bureau de l'association : Anne Bayley, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Patrick Mallet, secrétaire, Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Anne Bayley

Fondateurs : Marie-Pierre Larrié, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

LE 18^e DU MOIS

76 rue Marcadet
75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

l8dumoism@gmail.com

www.l8dumoism.info

FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18DUMOIS

MAILLAGE DU SOIN AUTOUR DE L'HÔPITAL BRETONNEAU

La prise en charge gériatrique se déplace de plus en plus vers le domicile. Il s'agit de prévenir la dégradation de la situation sanitaire des personnes par la mise en place d'un réseau d'actions et de professionnels autour du patient.

Hôpital pédiatrique jusqu'en 1990, Bretonneau ouvre à nouveau ses portes en 2001, après de gros travaux destinés à en faire un hôpital gériatrique moderne. Inspiré des réalisations suédoises, sa rénovation prend en compte les besoins actuels : il offre une majorité de chambres seules avec salles de bains et, surtout, intègre des lieux de vie au cœur de l'établissement. S'il propose les services classiques – court séjour, longue durée, soins de suite –, il offre également aux « aidants » la possibilité d'avoir un répit en accueillant quelques jours les patients ayant une prise en charge palliative.

Mais sa spécificité est ailleurs. Bretonneau est au cœur de l'organisation de la prise en charge médicale et sociale des personnes âgées des 8e, 17e et 18e arrondissements. Cette organisation repose sur un travail effectué en réseau avec la Maison des aînés et des aidants ouverte en janvier 2017. Cette « M2A » fédère plusieurs structures afin d'offrir aux professionnels et aux usagers un point unique d'aide et d'information. On peut la contacter par téléphone, y être reçu et, pour certaines situations, les intervenants se déplacent à domicile. Elle constitue un pont entre la ville et l'hôpital, l'objectif

le docteur Virginie Fossey-Diaz, responsable du service de gériatrie et soins palliatifs. *Nous sommes en relation avec les urgences de Bichat et Lariboisière qui nous adressent des patients arrivés en catastrophe. Ce sont des situations très traumatisantes que nous souhaitons éviter.* »

Chaque semaine donc, les gériatres, la psychologue, les infirmières et les travailleurs sociaux de la M2A se réunissent afin de rechercher les solutions les mieux adaptées aux situations les plus complexes. Car le médical ne constitue que l'un des aspects des difficultés rencontrées. « *Beaucoup de personnes âgées sont très isolées, déclare Marie Baudry, la psychologue et gestionnaire de cas de l'équipe. Certaines ne sont pas sorties de chez elles depuis des mois. Plusieurs semaines sont parfois nécessaires pour qu'elles nous ouvrent leur porte. Et nous découvrons régulièrement des séniors atteints du syndrome de Diogène, ils ne peuvent rien jeter et vivent entourés de débris.* »

Des accompagnements à la carte

Yasser Khaznadar, médecin appartenant à l'équipe mobile de gériatrie, se déplace également à domicile pour évaluer l'état de santé de la personne et ses besoins. Les patients peuvent également être admis en hôpital de jour pour des consultations dans plusieurs disciplines : mémoire, neurologie, onco-gériatrie, psychiatrie et évaluation gériatrique. Pour certains, il s'agira de mettre en place une aide à domicile tout en faisant passer un bilan de santé. D'autres, souffrant de problèmes cognitifs, auront besoin d'être accompagnés lors de leurs rendez-vous médicaux et pour des démarches administratives. Les malades souffrant de pathologies mentales sont les situations les plus difficiles. « *Il y a là un déficit important, remarque Marie Baudry. Les trois centres médico-psychologiques de l'arrondissement arrivent déjà péniblement à répondre aux besoins. Et les psychiatres libéraux ne font pratiquement pas de visites à domicile.* »

● D.G.



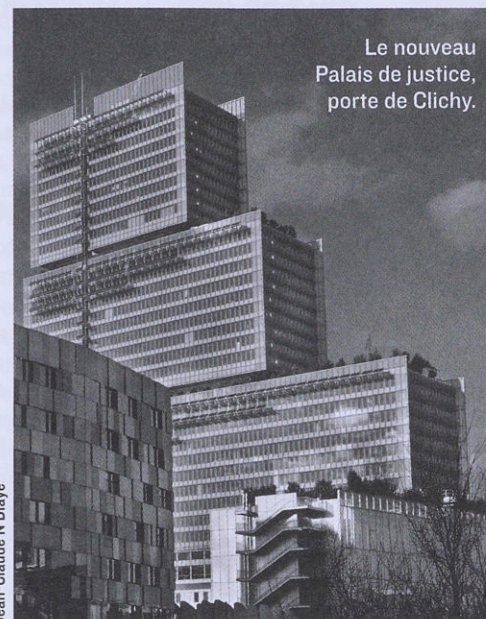
Thierry Nectoux

étant notamment que les personnes âgées puissent être soignées et suivies par un médecin libéral afin de recourir le moins possible à l'hôpital.

Prévenir les passages en urgences

« *Il arrive que les personnes âgées n'aient pas de médecin référent et, faute de suivi, pas de traitement adapté, indique*

“Arrache un téléphone ou c'est moi qui t'arrache la tête”



Le nouveau Palais de justice, porte de Clichy.

Jean-Claude N'Diaye

Abdel* n'a pas encore 20 ans. Le 1^{er} mai dernier il a volé un téléphone portable à Barbès. Le lendemain, il se trouve dans le box des accusés de la 23^e chambre du tribunal de grande instance de Paris, celle des comparutions immédiates.

Dans la salle d'audience blanche, moderne, l'accusé se tient, contrit, devant l'agent de police responsable de son transfert devant la cour. Ces faits ne sont pas les premiers qu'il commet. À la suite d'un vol de portefeuille l'été 2018, et du recel d'un téléphone volé en mars dernier, cinq mois de prison avec sursis planent au-dessus de son avenir. « On vous a bien expliqué ce qui se passerait si vous commettiez un nouveau délit, » le tance la juge, le ton déjà agacé. « Et le vol à l'arraché aggravant les choses, vous encourez à présent 10 ans de prison. » Sur les bancs du public, une jeune-femme frémit : la sœur de l'accusé chez qui le jeune-homme vit depuis un peu plus d'un an. Originaire d'Algérie, Abdel est arrivé en France il y a quelques années pour ses études. Il est en terminale « vente ». La juge parcourt les bulletins de son dossier scolaire : « *Attention aux absences* », « *Peu de travail* », « *Absent à l'évaluation* », énumère-t-elle en tournant les feuillets, le ton las. Vous savez que vous ne pouvez pas choisir les activités auxquelles vous participez au lycée ? » Le jeune-homme et son avocat tentent quelques explications : « Il doit encore s'adapter au système, et puis malgré tout, il a quand même 11 de moyenne, précise l'homme en robe noire. » Sur les faits, Abdel explique qu'un caïd du quartier à qui il devait 80 € l'a obligé à les commettre. « Il m'a dit : *arrache un téléphone ou c'est moi qui t'arrache la tête*. »

« Monsieur serait obligé ? s'exclame le procureur. J'entends cela chaque semaine : *j'ai emprunté une voiture*, *on m'oblige*... Mais monsieur est pris en charge pas sa sœur, il n'a aucune raison de commettre des délits. Et il ne veut pas comprendre les avertissements. Je demande 6 mois d'emprisonnement. » La parole est à l'avocat qui dépeint un « gamin un peu paumé », sous la coupe d'un caïd qui l'aurait agressé, « d'ailleurs regardez, on voit les traces de coups sur son visage ». D'un signe de tête il désigne dans l'assistance sa sœur, qui travaille, suit ses résultats scolaires (sic) et pourvoit à ses besoins. « Il n'est que de la regarder pour comprendre qu'en rentrant à la maison, elle va lui passer un énorme savon. » La séance est suspendue. Le temps des délibérations, la jeune-femme sort, faisant les cent pas devant la salle, téléphone à l'oreille. Pour le savon on ne sait pas, mais pour l'inquiétude, la jauge semble à son maximum. Retour dans la salle et verdict : six mois ferme et la révocation du sursis, mais sans mandat de dépôt. Le jeune-homme ne partira pas en prison et pourra donc bénéficier de mesures d'aménagement de sa peine. « Mais pour cela, il faudra apporter des garanties, il faudra le mériter, » insiste la juge. Dans les bancs du public : un profond soupir de soulagement. Les yeux de la sœur d'Abdel se mouillent et, de l'autre côté de la salle, ses lèvres dessinent un merci à l'avocat. ●

SANDRA MIGNOT

NATURE

LA DOUBLE VIE DES AMPHIBIENS

Peuplant les bassins et les jardins ces discrets habitants doivent être protégés.

Connaissiez-vous les amphibiens, ces petites bêtes qui, littéralement, mènent une double vie ? Une vie terrestre et une vie aquatique, qui chaque année se succèdent jusqu'à la mort. Ils sont classés en deux ordres : ceux qui gardent leur queue à l'état adulte, les urodèles, et ceux qui perdent leur queue en sortant de l'enfance, les anoures. Alors, les avez-vous reconnus ? Les premiers sont, bien sûr, les tritons et les salamandres et les seconds les grenouilles, les rainettes et les crapauds.

En France métropolitaine, on peut observer 30 espèces d'anoures et 13 espèces d'urodèles, toutes passant plus ou moins de temps dans l'eau, toujours à l'état larvaire et parfois à l'état adulte. Dans notre 18^e, seules cinq espèces peuvent se rencontrer : la grenouille rousse, le crapaud commun, le crapaud accoucheur, le triton palmé et le triton ponctué. L'épicentre de leur présence est la butte Montmartre et plus particulièrement le jardin sauvage Saint-Vincent et le jardin du musée de Montmartre où les cinq espèces cohabitent.

Des amours à risques

Le crapaud commun peut être observé dans de nombreux jardins. Durant l'hiver, tout ce petit monde dort tranquillement dans une cachette, mais dès le mois de février commence la saison des amours. Il faut se rendre dans les mares pour pondre, c'est le début de la vie dangereuse ! Car en



Crapauds communs dans le jardin du Musée de Montmartre.

Jean-Claude N'Diaye

chemin, beaucoup d'individus se font écraser sur les routes, d'où l'utilité des « crapauducs » pour leur permettre de traverser en toute tranquillité. Dans la mare, l'excitation des mâles est telle que certaines femelles de crapaud commun se noient, enserrées par plusieurs prétendants. Un héron cendré peut aussi venir semer la zizanie, à la recherche de son repas. Une fois la ponte effectuée, sous forme de masse gélatineuse pour les grenouilles, ou en chapelet pour les crapauds (voir photo), il faut ressortir du bassin, ce qui est parfois impossible si la margelle est trop haute !

Comment les préserver

Les œufs pondus dans l'eau se transformeront en larves, les fameux têtards pour les anoures, dont la capture et le transport sont formellement interdits ! Une fois métamorphosés, les crapelets et les jeunes tritons quitteront l'élé-

ment aquatique pour une vie dans les jardins, à la recherche des insectes et limaces dont ils se nourrissent.

Les amphibiens du monde entier sont en danger de disparition. Chacun peut faire quelque chose pour les aider : ne jamais consommer de cuisses de grenouilles (souvent capturées dans la nature), bannir les produits chimiques des jardins, protéger les mares existantes et en créer de nouvelles (toujours avec des pentes douces), faire en sorte qu'elles ne soient pas colonisées par des poissons ou des écrevisses, ne pas laisser les chiens patauger dans les mares, ne pas manipuler les amphibiens, au risque de les contaminer avec des maladies dont nous sommes porteurs sains. Ainsi pourrions-nous, peut-être longtemps encore, nous réjouir en entendant le chant flûté des crapauds accoucheurs lorsque nous passons près du jardin sauvage Saint-Vincent ! ●

JACKY LIBAUD

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 24 MAI

En mairie à 18 h 30.

BRADERIES ET VIDE-GRENIERS

DIMANCHE 2 JUIN

Matériel de loisir culturel et vide-dressing à La Régulière, 43 rue Myrha.

VENDREDI 7 JUIN

Déstockage à la Maison verte, 127 rue Marcadet de 16 h 30 à 21 h.

SAMEDI 8 JUIN

Par les commerçants de la porte Montmartre au 12 de l'avenue de 9 à 17 h.

DIMANCHE 9 JUIN

Par le collectif des riverains des boulevards Clichy et Rochechouart sur le terre-plein du boulevard Rochechouart entre Anvers et la rue des Martyrs.

SAMEDI 15 JUIN

Par les parents d'élèves de l'école Pierre Budin devant l'école entre 10 et 17 h.

DIMANCHE 16 JUIN

Fête du Talus organisée par l'association Moskova avec vide-grenier, musique, animations, buvette, restauration... sur le mail Belliard.

Brocante de l'association Mont-Sarte de 8 à 19 h rues André del Sartre et Feutrier.

SAMEDI 22 JUIN

Par Culture sur cour au square Henri Sauvage.

DIMANCHE 23 JUIN

Par les parents d'élèves de l'école Ferdinand Flocon devant l'école.

DIMANCHE 30 JUIN

Par l'association du Champ-à-Loup rue Bernard Dimey et passage du Champ-à-Loup de 9 à 18 h.

LUNDI 3 JUIN

Projet Hébert

Atelier participatif autour de ce projet urbain au collège Daniel Mayer, 2 place Hébert à 18 h 30.

CONCERT

L'Échophilharmonique, orchestre amateur du 18^e, en mairie à 20 h.

En bref...

UNE PROMENADE CLAUDE ESTIER

Claude Estier, décédé en 2016, est désormais le nom de l'allée située entre les rues Belliard et Leibniz, dans le prolongement de la promenade Dora Bruder. L'homme qui habitait ce quartier de la Moskova, avait notamment été Résistant, rédacteur en chef de Libération et député du 18^e. S.M.

UN FESTIVAL DE MUSIQUE ET DE JEUX

Démonstration de capoeira, musique brésilienne et électro... Venez vous dégourdir les oreilles – et les jambes – samedi 22 juin de 15 h à 22 h rue Bernard Dimey (près de la porte de Montmartre). Cette fête de quartier est organisée par l'association Antanak, avec d'autres structures locales comme Libre à toi,

Adage ou le collectif Nord. Des jeux seront aussi proposés pour les enfants dans cette rue, fermée pour l'occasion. Antanak, qui fête cette année ses cinq ans, est spécialisée dans la réparation et la reconfiguration du matériel informatique. Les membres de l'association, habitants ou collectifs, peuvent aussi utiliser des ordinateurs sur place. N'hésitez pas à leur apporter vos téléphones, imprimantes et autres machines dont vous ne vous servez plus. F.F

LA STATION GARE DES MINES PROLONGÉE

L'autorisation d'occuper la Gare des mines, ces locaux rachetés par la Ville de Paris à la SNCF, a été renouvelée pour trois ans. Les fondateurs de La Station poursuivront donc leur activité culturelle sur le site jusqu'à la fin de 2022, malgré les travaux d'aménagements alentours, la fameuse Arena souhaitée pour les Jeux Olympiques devant être construite dans ce périmètre. S.M

UN PRIX LITTÉRAIRE POUR L'ÉCOLOGIE ET LA JEUNESSE

80 enfants du 18^e lisent et votent pour les prix Félipé. L'occasion de sensibiliser précocement à la lecture et aux enjeux de préservation de la nature.

Tous parlent de nature, d'animaux, de plantes ou d'environnement. Les plus jeunes, apprentis lecteurs, sont en CP/CE1 ; ils voteront pour le Tout Petit Félipé. Les plus grands sont élèves de CE2/CM2 dans trois écoles de l'arrondissement (Françoise Dorléac A et B – anciennement Binet – et Foyatier) ou fréquentent le centre d'animation La Chapelle et ils choisiront le Petit Félipé de l'année. Les deux prix sont décernés sous l'égide du Festival du livre et de la presse d'écologie (Félipé) créé en 2003 dans le 18^e arrondissement.

L'opération est organisée par une équipe essentiellement féminine : Danielle, animatrice, Alice, éditrice, Mélanie, de la librairie Les 3 sœurs et Christine, directrice du Centre animation La Chapelle. Et cela va bien au-delà d'un simple prix de littérature jeunesse : c'est l'occasion pour les enseignants, Jessica, Jacob et Julien de travailler le thème en amont et de sensibiliser leurs élèves depuis janvier, de la réception des livres jusqu'à la remise du prix en juin.

La sélection 2019 est riche et variée, avec un effort tout particulier sur les productions des petites maisons d'édition. On y parle d'arbres

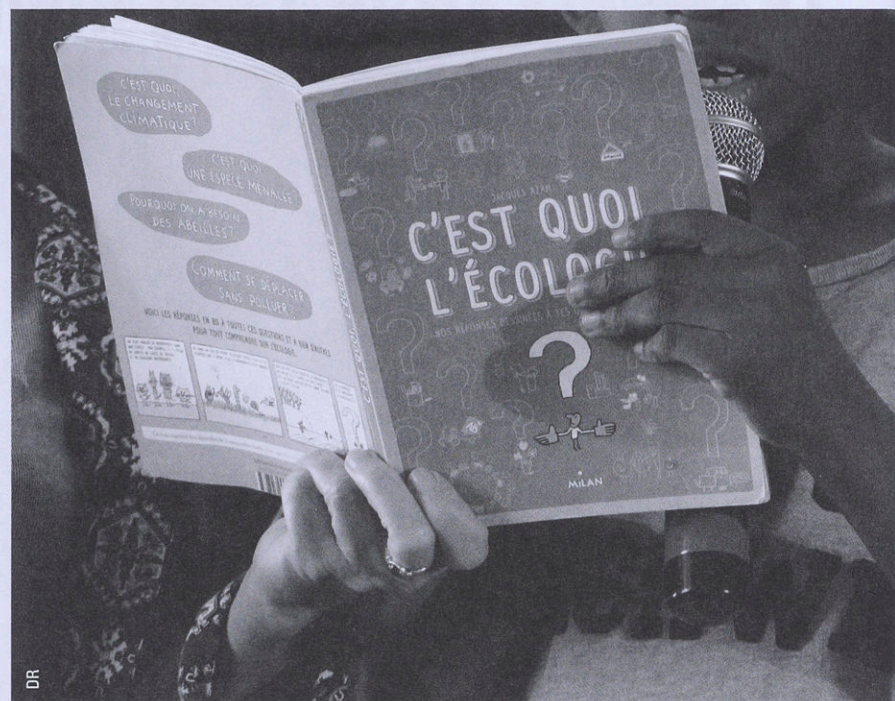
et de marée noire, de droits des animaux et de cycle de l'eau, du loup et du colibri.

Les enseignants et le centre d'animation La Chapelle sont soutenus par l'équipe organisatrice : celle-ci leur donne des outils et accompagne les enfants dans leurs réflexions, les incite à rédiger des fiches de lecture et invite les auteurs ou les éditeurs à rencontrer leurs jeunes lecteurs. La Fondation de l'écologie politique affiche l'événement sur son site. *La Petite salamandre* (la Revue des enfants curieux de nature) et *La Salamandre junior* (la Revue des explorateurs nature) relaient la sélection sur leur site et publieront le résultat du vote. La Mairie du 18^e, quant à elle, apporte un soutien financier de 2 000 € via le budget de la dotation culturelle de proximité dont 1 000 € serviront à doter les prix.

Deux temps forts

Les organisatrices aimeraient convaincre les éditeurs « de mettre un bandeau sur les livres des lauréats » comme cela se fait pour les autres prix littéraires, et lui donner ainsi toute sa valeur.

Le 11 juin sera jour de scrutin dans chaque classe et au centre d'animation. « Événement citoyen » pour les



enfants jurés, il revêtira toute son importance avec un vote à bulletin secret que chaque enfant glissera dans une enveloppe récupérée dans la corbeille d'un bureau de vote lors des européennes, puis dans l'urne, et qui sera validé par le traditionnel « a voté ». Occasion pour ces futurs citoyens de s'initier au processus électoral.

La matinée du mercredi 26 juin sera le deuxième temps fort avec la remise du prix aux deux lauréats. Les enfants, divisés en groupes, passeront alternativement du poulailler et du jardin de la Recyclerie aux ateliers et stands de livres. Chaque auteur présentera son livre, les couver-

tures seront projetées et commentées par les enfants, des parties de livres seront rejouées via des saynètes. Les enfants pourront ainsi échanger entre eux et avec les auteurs avant l'annonce des résultats. À l'heure où nous écrivons, on parle en tout cas beaucoup d'*Océans* et *La sagesse du colibri - ou comment chacun fait sa part...* mais chut ! Rendez-vous dans notre prochain numéro pour le palmarès final ! ● SYLVIE CHATELIN

Remise du prix Félipé - La Salamandre le 26 juin à la Recyclerie

<http://www.festival-livre-presse-ecologie.org/le-festival/les-prix-litteraires>

3 questions

à Flora Doublet
Fondatrice de
PariSolidari-Thé



Bulles de joie

“NOUS SOUHAITONS MONTRER TOUT CE QU'IL Y A DE POSITIF AUTOUR DE NOUS”

Pourquoi PariSolidari-Thé ?

J'ai créé PariSolidari-Thé en 2014 lorsque j'étais en recherche d'emploi : pour créer un projet et créer mon emploi. C'est une entreprise sociale et, aujourd'hui, nous avons créé treize parcours à Paris et un à Ivry. Nous souhaitons montrer tout ce qu'il y a de positif autour de soi, dans son quartier ou un quartier méconnu : ressourceries, jardins partagés, commerçants engagés, cafés associatifs, etc., pour donner envie aux participants des jeux de piste solidaires de découvrir, d'y retourner et d'être curieux tout simplement.

Quels sont vos objectifs ?

Créer de l'interaction dans la ville,

du lien social entre voisins et entre des acteurs engagés d'un quartier, pour mieux faire connaissance et sensibiliser à l'économie sociale et solidaire. L'idée est de créer des envies d'engagement, des déclics, ou simplement de donner l'occasion d'oser pousser la porte pour parler à ses voisins, artisans, commerçants et d'aller à la rencontre de ces passionnés !

Comment ça se passe ?

C'est un jeu de piste solidaire gratuit dans le 18^e car en partenariat avec la Mairie de l'arrondissement. Ça se passe par équipes, mais vous pouvez venir seuls, entre amis, en famille ou entre voisins. À chaque étape du par-

cours, les équipes sont amenées à poser des questions sur chaque initiative qu'elles découvrent, grâce à une feuille de route qui les guide. Vous allez (re)découvrir le 18^e autrement en faisant équipe avec des personnes que vous ne connaissez pas... Rencontres improbables et inattendues au programme ! Ce parcours vous emmènera dans des endroits atypiques. Et on finit toujours par un verre en fin de parcours pour clôturer l'activité et mieux faire connaissance. ● PROPOS RECUEILLIS PAR DANIELLE FOURNIER

Le 8 juin de 10h à 12h30, départ place de l'Assommoir. S'inscrire sur le site : <http://www.parisolidari-the.com/>

UN COLLECTIF CITOYEN PRODUCTEUR D'ÉNERGIE

EnerCit'IF est retenue pour installer une centrale solaire sur le toit d'une école. Reste à présent à recruter des coopérateurs.

Un collectif de citoyens réunis au sein de l'association EnerCit'IF a remporté le marché de mise en concurrence de la Ville pour installer des centrales solaires sur des écoles ou des centres d'animation, dans les quartiers populaires. Installées sur des toits plats de 400 à 1 000 m², ces centrales aux panneaux photovoltaïques de fabrication française seront financées et gérées par des citoyens. La ville leur a octroyé la location des toits pour 20 ans. Le toit de l'école élémentaire Maurice Genevoix accueillera l'une des neuf centrales solaires.

Recherche de financements

Pour l'instant EnerCit'IF recherche 100 000 € d'épargne citoyenne d'ici à fin juin en complément de la subvention de la ville et de la dette bancaire levée auprès de la banque la Nef. Tener'IFT, filiale d'Energie Partagée qui gère la centrale solaire de la Halle Pajol a d'ailleurs décidé d'entrer au capital de la coopérative. Jean-Baptiste Bondel, un des co-fondateurs précise

que « l'épargne permettra de devenir co-producteurs/trices d'une énergie verte et locale », pour un minimum de 100 € (10 € pour les étudiants et les détenteurs de minimas sociaux) et jusqu'à 1 000 € pour participer à l'aventure. L'objectif est d'associer le maximum de personnes, « de l'étudiant au retraité, avec l'idée que chacun peut agir de manière concrète, même modeste, pour la transition énergétique et peut ainsi donner du sens à

son épargne ». L'idée est aussi de « sensibiliser au dérèglement climatique et à la nécessaire réduction des consommations d'énergie » puisqu'il ne s'agira pas d'autoconsommation, le cadre juridique n'étant pas encore prêt.

C'est Enercoop, le seul fournisseur coopératif d'électricité renouvelable, qui achètera à terme l'électricité produite. Si les coopérateurs répondent à l'appel, les travaux pouront commencer dès le deuxième semestre pour une mise en route dans quelques mois. ●

DANIELLE FOURNIER

<https://enercitif.org>



Le collectif EnerCit'IF

Antoine Tho

L'art aux enfants



Jean-Claude N'Diaye

Les enfants des centres de loisirs du 18^e ont égayé les escaliers de la Butte par leurs dessins à la craie de couleur, le 22 mai. 668 jeunes ont participé à l'opération, sur 17 sites.

DES MINEURS ISOLÉS TOUJOURS PLUS DÉLAISSÉS

Utopia 56 et la Ligue des droits de l'homme interpellent la police et le Défenseur des droits.

Dans un communiqué commun, la Ligue des droits de l'homme et Utopia 56 alertent sur l'attitude du commissariat du 18^e face aux mineurs isolés étrangers. En cause, principalement, le non transfert de jeunes – sur la base déclarative de leur âge, comme l'exige la loi – dans un foyer de l'Aide sociale à l'enfance. « En journée, la Croix-Rouge s'occupe de cette mise à l'abri », précise Thomas Berteigne, co-président de la Ligue des droits de l'homme Paris 18. « Mais en soirée, la responsabilité incombe aux commissariats qui ont d'ailleurs reçu une note du procureur de Paris à cet effet. »

Une centaine de refus de la part du commissariat du 18^e ont été constatés par les bénévoles des maraudes d'appeler le 115, qui ne répond pas, ou les pompiers, dont ce n'est pas la responsabilité, » précise Thomas Berteigne. « Par ailleurs, de nombreuses déclarations anti-étrangers et autres comportements malveillants de la part des agents de police parisiens ont été observés, exposant ces mineurs à de sérieux risques pour leur intégrité physique et psychique, » précisent les associations dans un communiqué de presse. Des propos agressifs ont même visé des bénévoles qui accompagnaient les jeunes.

Les deux associations ont donc sollicité le Défenseur des droits pour une inspection des commissariats parisiens afin de contrôler la situation. « À ce jour et malgré des rencontres avec les commissaires du 18^e et du 19^e, mais aussi avec le Procureur de Paris, aucune amélioration n'a été constatée, » précise Thomas Berteigne. ●

SANDRA MIGNOT

AGENDA

LES 3, 5, 7 ET 27 JUIN

Cantines

Ateliers des différents groupes de concertation sur les cantines, (plus d'infos sur participezparis18.fr), puis réunion de clôture le 27, le tout en mairie à 18 h 30.

DU 3 AU 8 JUIN

Sport et handicap

Exposition de photos de Mélanie Challe sur ce thème en mairie.

LES 3, 6, 7, 8, 11 ET 15 JUIN

Mois de la Nature

Une cascade d'événements ! Le 3, visite du Jardin du facteur Graine sur le toit de la poste au 18 bd de La Chapelle à 19 h (inscription sur le site www.mairie18.fr). Le 6, bal du climat en salle des fêtes de la mairie de 18 h 30 à 23 h. Le 7, balade visite de trois immeubles très « nature » de Paris Habitat à 17 h 30 (sur inscription aussi). Le 8, atelier « Plan climat citoyen » à la Maison bleue, 24 av. de la porte Montmartre de 9 h 30 à 18 h, et balade végétale au départ du Bon Coin, 49 rue des Cloys à 13 h 45. Le 11, visite de la laiterie de La Chapelle, 72 rue Philippe de Girard à 19 h. Le 15, Festival du végétal sur l'esplanade Nathalie Sarraute de 11 h à 19 h.

MARDI 4 JUIN

L'endométriose

Rencontres et stands d'information sur ce problème médical en salle des fêtes de la mairie à 19 h.

VENDREDI 14 JUIN

Sur le trottoir

Signature du livre d'Achbé qui écrit à la craie de petites phrases percutante, aux Enfants sur le toit, 22 rue Ramey à 19 h.

MERCREDI 5 JUIN

Révolution

Ce mois-ci les étrangers dans la Révolution en mairie à 18 h 30.

Habitat

Table ronde sur l'habitat écologique en mairie à 19 h.

JEUDI 6 JUIN

Monnaie

Qu'est-ce que la monnaie libre ? Rencontre débat au Bar commun, 135 rue des Poissonniers à 19 h.

LEUR VOISIN HECTOR BERLIOZ

Le projet artistique et citoyen Mix'art Berlioz favorise la « rencontre » entre le compositeur et 200 jeunes des quartiers dits prioritaires.

Nous, on n'aime pas les trucs vieux » affirment avec véhémence Adama, Moïnouloulou et Lina, élèves de CM1 de l'école Belliard, avant de jouer avec beaucoup d'engagement leur version de Roméo et Juliette, inspirée des œuvres de Shakespeare et Berlioz. La classe travaille, depuis septembre dernier, à la préparation d'une représentation revisitée de l'œuvre, à l'occasion du 150^e anniversaire de la mort du compositeur. Au côté des élèves de l'école Belliard, deux classes de 6^e et une classe de 4^e du collège Berlioz, des CM1 de Saint Louis Montcalm, ainsi que les jeunes du centre social Belliard. Le projet est accompagné par Mix'art, la branche éducative, artistique et citoyenne de l'association Ariana qui intervient dans différents milieux, scolaire, médical, carcéral, social, pour créer ou recréer

du lien à travers une expression urbaine comme les fresques participatives et la bande dessinée.

Tout a commencé début septembre quand, dans le cadre de la « rentrée en musique » instituée par le ministre de l'Éducation nationale, les collégiens et leurs familles ont eu droit à un petit concert, une version transcrite pour l'accordéon des morceaux choisis de la Symphonie fantastique. Après avoir travaillé la partition, avec leur professeur Karine Monaco, les élèves ont assisté à une conférence du musicologue Gilles Cantagrel, illustrée par Paul Montag au piano et Agathe Trébucq au chant. A suivi une visite de l'opéra Garnier, pour découvrir les fastes de la culture au XIX^e siècle, dans un lieu dont on franchit souvent les portes avec hésitation.

Un spectacle contemporain

Enfin, les collégiens et les élèves des écoles ont récrit avec leurs mots l'histoire de Roméo et Juliette, et en particulier la fameuse « scène du bal », un des moments clés de l'œuvre de Berlioz qui met en scène des rivalités territoriales et familiales.

Le choix de l'œuvre est pertinent, la comédie musicale puis le cinéma ayant donné à cette histoire une di-



Les élèves ont visité la collection, de costumes de l'opéra Garnier.

mension plus populaire que la plupart des autres partitions du compositeur. Ateliers costumes, masques et décors, découverte de la pièce de Shakespeare, écriture, théâtre, les entrées dans l'œuvre du musicien sont multiples. Les jeunes sont encadrés par des artistes : une muraliste mexicaine, Juana Sabina, la metteuse en scène et comédienne Delphine Brahimi, le street artiste Antoine Sitruk, chacun à son niveau trouve le moyen de participer à la construction d'un spectacle qui inscrit le passé dans une forme d'expression contemporaine.

Projet au long cours
Faire du théâtre n'est pas une évidence, ils ont « la trouille de jouer » et craignent que les autres se moquent d'eux, « c'est la honte ! ». Et la musique de Berlioz ne les passionne pas toujours. Mais finalement, Delphine Brahimi a convaincu les jeunes de se

lancer sur scène : « Moi, le théâtre, je trouvais ça ennuyeux », affirme Aissata avec son beau sourire, « mais maintenant c'est trop bien ». Et la jeune fille de défendre son rôle de narratrice avec un talent certain, jonglant avec des participes passés savants et parfois imaginaires.

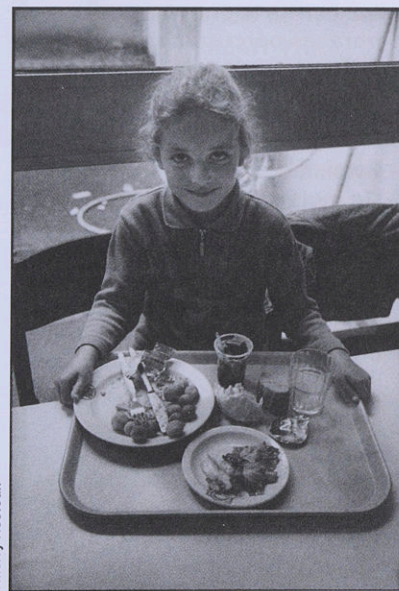
Le projet pêche, en revanche, sur le plan musical : un atelier chorale n'a pu aboutir et les jeunes n'ont pas vraiment eu accès à la musique vivante ; ils ne seront accompagnés pour le spectacle à la mairie que par le piano, ce qui est un comble pour le symphoniste qu'était Berlioz. Difficile d'aimer ce que l'on ne connaît pas. Mais c'est un début. Le projet se poursuit encore un an, et gageons que la musique, ouvrira ces jeunes à d'autres territoires artistiques et culturels. ● DOMINIQUE BOUTEL

Représentation le 25 juin de 14 h 30 à 17 h à la Mairie du 18^e.

Un habitant du 18^e

Hector Berlioz, dans le 18^e, ce n'est pas seulement le collège qui porte son nom. Le compositeur qui révolutionna l'orchestre symphonique a résidé au coin des rues du Mont-Cenis et Saint-Vincent, dans une petite maison maintenant détruite, mais surtout il est enterré là où il le souhaitait, au cimetière de Montmartre, entre les deux femmes de sa vie, l'actrice Harriet Smithson et la chanteuse Marie Recio.

Les cantines en débat



Thierry Nectoux

Le 15 mai a eu lieu notre premier débat, en partenariat avec le Bar commun, sur les cantines scolaires. Deux intervenants, représentant la mairie de l'Île-Saint-Denis, ont souligné combien l'investissement citoyen avait permis de faire de ce thème le grand sujet des municipales de 2001 et d'initier la communication nécessaire pour justifier une démarche bio et végétarienne auprès de parents issus de 85 nationalités. Isabelle Bretegnier, du collectif « Pas d'usine on cuisine », a raconté la lutte pour réduire la part d'industriel dans les assiettes des petits. À Romainville, où, comme dans le 18^e, un prestataire privé officie, le collectif a pu faire évoluer le menu vers le local et le bio, tout en faisant des économies. Le public, très averti, a posé des questions sur la gestion des cahiers des charges, les budgets, la provenance des aliments, etc. ANNE BAYLEY

MIEUX CONNAÎTRE POUR MIEUX PARTICIPER

L'Institut des citoyens, association inscrite depuis peu dans l'arrondissement, cherche à développer l'implication de chacun dans le fonctionnement démocratique, notamment dans le cadre de réunions publiques et ateliers.

Le soir de la Journée de l'Europe, la Maison de la vie associative et citoyenne du 18^e a accueilli un World Café. Ce module consistait à rassembler des habitants en cercles de discussion portant sur divers aspects de l'Union européenne, quelques semaines avant les élections.

L'Institut des citoyens a été fondé par un groupe d'étudiants montpelliérains en 2016, pour tenter de remédier au manque d'initiation et d'intérêt à la citoyenneté qui se diffuse dans la société. Elle a ensuite essaimé dans plusieurs villes comme Rennes ou Strasbourg avant d'investir Paris.

À travers des exercices oratoires, des simulations parlementaires, des

LOI BLANQUER

LES JARDINS D'ENFANTS SE REBIFFENT AUSSI

Avec les écoles, les jardins d'enfants se sentent eux aussi menacés par la réforme Blanquer. Leur mobilisation semble avoir en partie payé.

Non à la fermeture de nos jardins d'enfants ! » : le 2 avril, jour de grève et de manifestation très suivie au sein des 22 jardins d'enfants parisiens, la banderole flottait sur le manège aux chevaux de bois de la place de l'Hôtel de Ville. Parmi les manifestants, les professionnels et les familles fréquentant les structures du 18^e s'étaient déplacés en nombre.

Car les établissements de l'Éducation nationale ne sont pas les seuls à se rebeller contre la loi Blanquer « pour une école de la confiance » examinée et votée en mai au Sénat. L'obligation scolaire dès 3 ans contenue dans le texte a également menacé l'existence même des jardins d'enfants.

Pas de nouveaux jardins d'enfants

Heureusement, la mobilisation (grèves, rassemblements, fusion des collectifs existants dans une association unitaire des parents des jardins d'enfants, lettres et mails aux élus) semble avoir payé : après l'idée d'un moratoire de deux ans, le Sénat a adopté un amendement prévoyant leur pérennisation. Avec deux bémols : les jardins existants seront préservés mais plus aucun ne seront créés. Et ces établissements devront s'intégrer à la réforme générale de l'école.

Reste à savoir ce qu'il adviendra de l'esprit même des jardins d'enfants et de la loi qui doit encore poursuivre

la navette parlementaire avant d'être définitivement votée par les députés.

Le 18^e compte quatre jardins accueillant des enfants entre 2 et 6 ans : Varenne, Fournière (qui doit rouvrir à la rentrée après un an de travaux) et Flammarion, situés dans le quartier très populaire entre les portes de Montmartre et de Clignancourt. Le jardin Marcadet, quant à lui, est du côté de Guy Môquet. Ce sont des structures alternatives à l'école maternelle, accessibles à tous. Paradoxalement, la nouvelle loi menace ce qui fait leur attractivité : à savoir, au sein même du public, une indé-



Marion Bernard
Pour soutenir l'association de défense des jardins d'enfants : decollage@gmail.com et sa pétition en ligne : www.change.org, « Non à la disparition des jardins d'enfants ».

Sur le manège devant l'Hôtel de Ville, lors de la manifestation du 2 avril.

pendance à la fois financière (leur budget est imputé à la ville) et pédagogique (ils ne sont pas soumis à l'inspection de l'Éducation nationale).

Un modèle à forte vocation sociale

Outre l'enjeu du libre choix des parents, il s'agit d'abord de défendre le modèle méconnu de ces petites jardinières d'enfants aux airs d'écoles de village – jardins, car dans le Paris des quartiers ouvriers périphériques du début du XX^e siècle, ces structures à forte vocation sociale ont toutes été dotées de cours et jardins permettant des activités de plein air. Depuis un siècle, ces structures ont développé une expérience pédagogique différente. Leur recette ? Delphine Grasset, directrice du jardin Varenne, explique : « Ici, on accueille des enfants, et pas seulement des élèves ! » La pédagogie y est mise en œuvre non par des institutrices/eurs, mais par des éducatrices/eurs (EJE), des auxiliaires de puériculture, des psychomotriciennes, des psychologues, des médecins et des agent-e-s de la petite enfance (ATEP). Elle met l'accent sur l'apprentissage d'une socialisation heureuse, de l'entraide et du partage : développer l'autonomie et l'estime de soi, exprimer ses besoins aux adultes, aider les copains, être à l'aise dans son corps. Ce qui passe par de petits effectifs (60 enfants), mais aussi par un soutien à la parentalité : « Beaucoup de parents du 18^e sont en situation de grande précarité, témoigne Delphine Grasset. Les aider, c'est aider les enfants ! » ● MARION BERNARD

AGENDA

VENDREDI 7 JUIN

Loup y es-tu ?

L'association du Champ-à-Loup fête les dix ans et le 100^e numéro de son journal à La Bricole, 52 rue Leibniz à 19 h.

SAMEDI 8 JUIN

Titis de la Butte d'Or

Quatrième édition du festival pour les tout-petits (moins de 4 ans) avec 14 spectacles à la Halle Pajol et dans le jardin Rosa Luxembourg de 10 à 18 h.

MERCREDI 12 JUIN

Colo

Forum sur les colonies de vacances de la Caisse des écoles en mairie de 14 à 18 h.

14 ET 15 JUIN

Images

Rencontre organisée par l'association La main sur l'image : le 14 à 19 h, L'Animal et l'image ; le 15 à 10 h 30, Les saisons au cinéma. À la Maison verte, 127 rue Marcadet.

SAMEDI 15 JUIN

Pères

Espace de discussion entre pères « De pères à pères » salle Saint Bruno, 9 rue Saint-Bruno de 9 à 11 h.

MARDI 18 JUIN

Politique de la ville

Réunion bilan de l'action dans les quartiers concernés en mairie à 18 h 30.

19 ET 27 JUIN

Ateliers de la République

Après-midi des petits citoyens le 19 en mairie à 14 h. Conférence gesticulée « Sais-tu pourquoi tu achètes ? » le 27 au 93 Chapelle à 19 h 30.

SAMEDI 22 JUIN

À Charles Hermite

Fête du quartier organisée par l'Espace jeunes de 11 à 21 h.

VENDREDI 28 JUIN

Mode

Défilé de l'école de la Maille dans la salle des fêtes de la mairie à 19 h.

SAMEDI 29 JUIN

Chapelle en scène

Fête des moins de 20 ans sur l'espace Nathalie Sarraute de 14 à 21 h.

UN LIEN NE VA PAS SANS LE PAIN

Ou comment le temps d'un repas suffit à changer les couleurs du temps. La preuve par ce déjeuner du mardi chez les Petits Frères des pauvres de la rue du Simplon.

PAR DANIEL CONROD

Les sujets ne manquaient pas, de la multiplication des travaux sur la voie publique devenue démentielle, à l'invraisemblable charivari urbain que provoque depuis quelques semaines l'usage des trotinettes¹, en passant par ce curieux excès de zèle de la part de quelques policiers s'autorisant des ambiguïtés d'un arrêté préfectoral pour interdire tout récemment au PCF une distribution de tracts au métro La Chapelle². Il y avait cent autres questions autrement plus immédiates, plus massives, sinon plus cruciales³ dans la vie quotidienne des habitants du 18^e qu'un simple déjeuner rue du Simplon entre personnes âgées. Il n'empêche qu'il faut parfois, surtout lorsque l'air du temps est aux acrimonies et aux complotismes déchaînés, chan-

ger du tout au tout la direction de son regard, le pousser, sinon le contraindre à voir ce qui ne se voit et ne s'entend que sotto voce. Le bruit du monde n'y est pas moins digne d'intérêt.

Nous sommes le mardi 16 avril, quelques heures après l'incendie de Notre-Dame de Paris. Ici comme ailleurs, on ne parle évidemment que de cela. Comment faire autrement ? Ici, c'est le centre d'accueil et d'animation des Petits Frères des pauvres⁴, ouvert en février 2018 rue du Simplon et où a lieu ce midi un déjeuner pour les personnes dites accompagnées, lesquelles personnes accompagnées désignent dans la langue locale des personnes âgées isolées et en situation de précarité auxquelles sont apportées aide et présence par des salariés et des bénévoles.

Tous venus seuls, la plupart de chez eux, tous arrivés en avance, les uns joliment habillés ou pomponnés pour la circonstance, les autres moins, ils sont une quarantaine assis les uns à côté des autres, parfois blottis, parfois se tenant à l'écart, dans un vaste salon équipé de canapés, de bancs et de tables basses... Sur un pan de mur, le somptueux collage de Marie-Louise, une ex-bénéficiaire, vibronne, tant s'y entremêlent les

couleurs, les motifs, les miniatures et les histoires.

C'est un joli capharnaüm qui s'est formé. Moitié hommes, moitié femmes, ou peu s'en faut, il y a les bavards. Il y a les silencieux. Il y a les timides. Il y a les pressés de passer à table. L'atmosphère est sereine. On se sent bien. Presque chez soi. L'idée de ces déjeuners, c'est justement de consolider un entre-soi qui pour une fois construirait ou réparerait le quotidien de la vie. Prière donc, avant de poursuivre la lecture, de ne pas y

tangle ouvert sur l'un de ses côtés, il ne reste plus à Chantal, bénévole et coordinatrice de ces déjeuners, qu'à recueillir auprès de chaque participant les 2€ règlementaires pour prix de leur repas. Autres bénévoles à la manœuvre, Marie-Noëlle et Sandrine. Tant de gestes beaux à voir et si peu de mots pour les habiller émerveillent. Chapeau bas, très très bas.

Le déjeuner est servi à l'assiette par les bénévoles et quelques bénéficiaires. Les tables sont plus ou moins animées. Nombreux sont les taiseux.

L'idée de ces déjeuners, c'est justement de consolider un entre-soi qui, pour une fois, construirait ou réparerait le quotidien de la vie ...

voir une cantine de quartier ouverte aux quatre vents. Il est plutôt question d'un déjeuner familial. Bénévoles ou personnes accompagnées s'activent à la cuisine. On y est moins nombreux qu'au salon, mais on s'y amuse davantage. Au menu ce jour-là, salade d'endives/pommes et bleu de Bresse, curry d'agneau et riz, plateau de fromages... Pain coupé, très important, le pain, tables mises formant un rec-

Il y a de la pudeur. Il y a chez nombre des invités une longue accoutumance à taire leurs récits, leurs pensées ou leurs émotions. Il y entre de l'habitude à l'invisibilité sociale, de la honte à être seul(e). Mais il y a aussi de la sérénité à être dans un groupe sans nécessairement donner de la voix, à s'y sentir protégé, secouru ou plus simplement, un peu moins seul. Et cela n'est pas rien. ●

1. Selon une enquête du journal Challenges du 16 avril, d'autres métropoles françaises telles Toulouse, Nantes ou Bordeaux... sont parvenues pour l'instant à maîtriser le phénomène.
2. Alertée aussitôt, la Préfecture de police a rendu public dès le lendemain matin un nouvel arrêté pour lever toute ambiguïté.
3. On pense à cette énième altercation survenue ces jours derniers entre usagers du bureau de poste de Marx Dormoy éternels par les files d'attente et les guichets sans personnel.
4. Les Petits Frères des pauvres ont été fondés en 1946 par Armand Marquiset pour venir en aide par la resocialisation aux personnes âgées isolées et en situation de précarité.

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15€
☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26€
☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50€
☐ Abonnement d'un an à l'étranger :31€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :18€
☐ J'adhère pour 2 ans :36€
☐ Je soutiens l'association :80€
 (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
 Prénom :
 Adresse :
 E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - **courriel** : 18dumois@gmail.com - **Site** : http://18dumois.info

LES SOUDANAIS DU 18^e DE TOUT CŒUR AVEC LEUR PEUPLE

Après les Algériens, Le 18^e du mois est allé à la rencontre des Soudanais. Une autre communauté qui anime l'arrondissement, stimulée par l'aspiration démocratique qui bouleverse leur pays.

C'est une petite enclave soudanaise dans le 18^e arrondissement de Paris, délimitée par quatre rues : Philippe de Girard et du Département, Pajol et Jacques Kable. Deux cafés et une épicerie où se retrouvent les Soudanais de Paris et de banlieue. Ceux qui arrivent tout juste et ceux qui sont déjà là. Pour la plupart, ils sont réfugiés politiques du Darfour, région de l'ouest du Soudan où un conflit armé oppose depuis 2003 les tribus « arabes » aux tribus « noires africaines » non arabophones. Ce qui valut au président Omar Al-Bachir d'être le premier président en exercice inculpé par la Cour pénale internationale (CPI) pour crime de guerre en 2009. L'ONU a dénombré 300 000 morts et près de 2,7 millions de personnes déplacées depuis le début du conflit.

L'histoire en marche

Depuis la mi-décembre 2018, un mouvement démocratique a submergé le pays et notamment la capitale, Khartoum. Des manifestations pacifiques se déroulent pour demander le changement. La première conséquence en a été la destitution d'Al-Bachir, le 11 avril dernier après trente années de pouvoir. Les militaires ont pris sa suite. Puis un accord a été trouvé le 14 mai entre les généraux du Conseil militaire de transition (TMC) et les civils représentants les forces de la Déclaration pour la liberté et le changement (FDFC) : le TMC cède le pouvoir pour trois ans à un conseil de souveraineté. L'espoir d'un retour prochain à la démocratie ?

Youssif Mohamed, 46 ans, vit en France depuis 2014. Il travaille à l'épicerie Aux délices du Soudan, rue Philippe de Girard. Youssif était déjà épicier à



Ali Arbab devant son épicerie, réfugié en France depuis 9 ans.

Nyala, au Darfour. « Je suis parti à cause de la guerre » explique-t-il d'un ton doux. Il entame un air connu, déjà chanté par les Algériens (lire notre n° 271) : « Al-Bachir n'est plus là mais ceux qui le remplacent sont comme lui. Ils ont changé de visage, mais le fond reste le même. L'accord qu'ils viennent de signer, c'est pour gagner du temps ! » Nous rencontrons Ibrahim, 30 ans, devant l'épicerie. Il est arrivé en France en 2016. Il attend la réponse de son recours devant l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA) après avoir essuyé un premier refus

de demande d'asile. « Le mouvement en cours, c'est pour demander la liberté et la démocratie. La devise des manifestations est : "Liberté, justice, révolution". Nous voulons que l'armée dégage et que le pouvoir revienne aux civils. » Il est plutôt favorable aux accords du 14 mai. « La démocratie dirige le monde. Nous voulons la même que chez vous, en France. » Et il ajoute, le visage sombre : « Mais pourquoi ils cassent tout chez vous ? » Les problèmes de « riches » sont parfois difficiles à saisir.

Bientôt une vraie démocratie ?

Ali Arbab, 48 ans, est le patron des Délices du Soudan. Réfugié politique en France depuis neuf ans, il précise d'un air goguenard : « L'Algérie et nous c'est le même mouvement. En ce moment, il y a des manifestations chez nous comme avec les Gilets jaunes. Le peuple est dans la rue. Ces accords sont plutôt bons pour nous. Il y aura un président de la République, un premier ministre et une assemblée nationale. Et régulièrement on renouvellera les hommes politiques. Une vraie démocratie ! » Essa, 29 ans, est réceptionniste dans un hôtel. Il arrive lui aussi du Darfour. Il a connu le calvaire libyen, la traversée de la Méditerranée et a pu remonter l'Italie avant de prendre un train pour Paris. Réfugié politique depuis 2014, il analyse : « Les manifestations sont une révolution contre tout le système. C'est presque comme en Algérie. Nous aussi nous avons un profond ressentiment. J'ai été très surpris par ce mouvement. Il n'y avait pas eu de manifestations lors de la guerre au Darfour. Maintenant les réseaux sociaux jouent un grand rôle dans les manifestations. Enfin, à Khartoum, car ailleurs les réseaux ne sont pas très bons. Nous voulons des élections libres, comme dans les vraies démocraties. » Un peu de joie après toutes ces horreurs ? ●

FRÉDÉRIC CONSTANS

CLIGNANCOURT

Rue du Poteau, pour l'exemple



La Mairie de Paris a lancé un dispositif « rue sans mégots ». Dans le 18^e, c'est la rue du Poteau qui est concernée. Des animations y ont eu lieu le 18 mai (sensibilisation, ramassage citoyen, etc.), de nouveaux cendriers « ludiques » ont été installés et un marquage spécifique a été apposé au sol. Un seul mégot peut polluer 500 litres d'eau du fait des substances dangereuses qu'il contient et 350 tonnes seraient ramassées dans Paris chaque année. S.M.

UN TOURNOI DE FOOT, MASCULIN ET FÉMININ

Deux jours après le lancement de la Coupe du monde de football féminin qui se déroule en France, l'Olympic Montmartre organise la « Clign'cup » le 9 juin au stade Bertrand Dauvin. Un match de gala féminin est prévu à midi avec l'équipe sénior du club. Les équipes masculines de plusieurs associations sportives du 18^e s'affronteront toute la journée. La buvette sera assurée par l'association Village Clignancourt. Les bénéfices permettront de financer le séjour à la mer de 40 enfants fin juillet. F.F.

C'EST UNE MAISON ROSE...

La Maison Rose, une institution à Montmartre, cherche à renouer avec une tradition culinaire et artistique de qualité loin du tourisme de masse. Pas tous les jours facile...

Reconnaissable dans le vieux Montmartre par la couleur rose de sa façade, vous trouverez facilement La Maison Rose rue de l'Abreuvoir qui servait autrefois à l'approvisionnement en eau de la population, des chevaux et des bestiaux. Au vu du célèbre tableau, *La petite maison rose*, peint vers 1900 par Maurice Utrillo, fils de Suzanne Valadon, qui habitait à deux pas, elle n'a pas vraiment changé. Et c'est tant mieux dans ce quartier envahi par de vilaines boutiques de souvenirs qui défigurent le charme des ruelles.

L'établissement a été repris en 2017 par Laurence Miolano, petite-fille de l'ancienne tenancière bien connue des Montmartrois dans les années 50. Artiste de profession, la nouvelle patronne a décidé de « *recréer une bonne table de quartier, créative et responsable et aussi de renouer avec l'esprit libre montmartrois de la Maison Rose d'antan* ». Elle veut rendre au lieu son authenticité, en s'appuyant notamment sur la mémoire familiale, et valoriser des valeurs éthiques d'échange et de proximité.

Le pari est réussi. À la carte, on trouve des plats traditionnels, cuisinés à base de produits frais favorisant le circuit court et responsable (produits locaux, eau filtrée et vins bios). C'est de saison et très bon, à des prix abordables dans un quartier où le rapport qualité-prix n'est pas souvent au rendez-vous.

Pourtant, tenir l'engagement de l'authenticité n'est pas chose facile à Montmartre. Les visiteurs n'hésitent pas à s'installer en terrasse sans consommer et dé-

rangent les clients. Quand ils ne s'immortalisent pas à tout prix en selfie devant ce lieu historique ! Car cette petite maison a occupé une vraie place dans le milieu local artistique au XIX^e, du temps où Picasso, Braque, Gen Paul et autres fréquentaient assidument la cantine familiale, tenue par une certaine Laure Gargallo, dite Germaine, ancienne danseuse au Moulin Rouge et modèle de Picasso.

Pour la petite histoire, la belle serait à l'origine de la mort du peintre Casagemas, ami intime de Picasso qui, éconduit, se suicide devant plusieurs amis, dont elle, en 1901 au café L'Hippodrome au 128 boulevard de Clichy. Picasso très marqué par cet événement peindra, six mois plus tard, trois toiles du défunt dont le célèbre portrait posthume de son ami dans son cercueil, *La mort de Casagemas*. Le choc du suicide de son ami et cette toile en particulier auraient même initié sa célèbre période bleue.

Esprit bohème

Germaine se marie en 1905 à un autre peintre catalan Ramon Pichot, très connu en Espagne (une exposition intitulée « Des Quatre Gats à La Maison Rose » lui a d'ailleurs été consacrée au musée national de Barcelone en 2018). Pendant de longues années, artistes et habitués du quartier ont coutume de se retrouver chez Tante Laure. À la mort de son mari en 1925, elle se retrouve seule à la tête du restaurant. Les années passent, et Germaine, rongée par la syphilis, n'est plus qu'« *une malheureuse*

vieille dame édentée, » comme la décrit Picasso. Lorsqu'elle décède en 1948, c'est Béatrice Miolano, grand-mère de l'actuelle propriétaire, qui rachète la maison. Elle y perpétue l'esprit bohème mont-



Brigitte Postec



Laurence Miolano.

Brigitte Postec

martrois, puis en confie pendant 25 ans la gérance à Toutoune, figure bien connue et assez sulfureuse du Montmartre de l'époque. Ensuite au fil des différentes gérances, le lieu perd progressivement son charme et son identité, pour ne plus devenir qu'un vulgaire piège à touristes.

Depuis plus d'un an, La Maison Rose redevient un restaurant accueillant et un lieu de rencontre avec plusieurs manifestations artistiques à son actif. Peu à peu les voisins viennent, apportant leur soutien et leurs souvenirs et anecdotes. « *Je tiens bon dans mes choix de faire du commerce éconscient, indique la propriétaire, et beaucoup de beaux projets, dont une bande dessinée avec Le Chat Noir, sont encore à venir.* » ●

MARYSE LE BRAS

La Maison Rose, 2 rue de l'Abreuvoir, métro Lamarck-Caulaincourt, 01 42 64 49 62, ouvert du jeudi au lundi 11 h à 23 h 30 et l'été tous les jours. lamaison-rose-montmartre.com



Dick Rivers a été inhumé le 2 mai 2019 au cimetière Montmartre. Originaire de Nice, le chanteur des Chats Sauvages habitait Paris depuis ses quinze ans et la Butte depuis de nombreuses années.

Brigitte Postec

Un cimetière bientôt classé

Le rapport d'enquête publique sur le classement du cimetière de Montmartre, rendu public en avril dernier, révèle les attentes des habitants à l'égard de ce lieu. Sur les 76 personnes qui se sont exprimées, une majorité s'est prononcée contre le classement en l'état du site. Ces habitants aimeraient en effet que cet espace vert de 11 hectares soit davantage ouvert sur la ville, avec au moins une entrée supplémentaire et des bancs plus nombreux. En réponse, la Ville de Paris a confirmé vouloir étudier la création d'une ou plusieurs portes, même si cela pose de nombreux problèmes techniques (notamment la différence de niveau entre le cimetière et ses espaces environnants, la nécessité de créer des cheminements entre les nouvelles entrées et le circuit existant sans parler de l'accès aux personnes à mobilité réduite).

Compte tenu de ces engagements, le commissaire enquêteur chargé du dossier a rendu un avis favorable au classement. La procédure vise à assurer une protection complète de ce site dont les qualités patrimoniales et paysagères, représentatives des cimetières du XIX^e siècle, sont considérées d'intérêt général. Après le classement, les travaux seront beaucoup plus difficiles à réaliser, nécessitant des autorisations du préfet de département, l'avis de l'architecte des Bâtiments de France, voire une décision ministérielle.

SANDRA MIGNOT

LA MUSIQUE ACTUELLE AU SECOURS DES EXILÉS

Megattera est un micro-label qui reverse une partie de ses recettes pour venir en aide aux migrants du quartier.

La musique ne s'arrête pas au bord de la scène pour les fondateurs de Megattera, un micro-label indépendant de musique implanté à la Station-Gare des Mines. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le nom est, en italien, celui d'une baleine à bosse, l'animal qui possède, semble-t-il, la plus grande dose d'empathie puisqu'elle secourt tous ceux de ses confrères animaux en détresse, quelle que soit leur espèce.

Megattera a été créé par Baptiste Cataudella, musicien « crieur » à la Station depuis son ouverture avec son groupe Bracco, et Juliette Gamblin, qui s'occupe de production et de la radio-web StationStation.

Un squat inventif

L'empathie de la baleine s'est-elle transmise aux fondateurs ? Ou leur désir d'agir pour ceux qui ont tout quitté est-il plutôt motivé par le spectacle quotidien de la situation insoutenable qui entoure ce squat transformé en lieu de concerts et de résidence un peu destroy et totalement inventif, situé juste au-delà du périphérique ? À deux pas du village de tentes qui a envahi l'entrée de l'autoroute A1 et où on se demande comment peuvent survivre des êtres humains, la porte d'Aubervilliers

compte son lot de personnes exilées qui vivent dehors, de SDF en errance et d'accros au crack.

Le label Megattera, qui a fêté sa naissance il y a à peine un mois, offre à de jeunes groupes émergents, tendances pop, rock, electro..., la possibilité d'enregistrer un ou plusieurs titres, en virtuel ou en physique, d'organiser des soirées ou de soutenir des projets innovants. Ces derniers émanent le plus souvent d'artistes en résidence à la Station, ou proches de son esprit, à qui cette proximité permet la rencontre, l'échange.

L'originalité du projet est qu'une grande partie des recettes générées par les ventes de disques et les concerts seront reversées à des associations qui œuvrent porte d'Aubervilliers, et au-delà, du 18^e arrondissement, comme le collectif Solidarité migrants Wilson, qui réunit « des citoyens indignés » : distribution de repas, aide administrative, soutien moral, information sur la situation, le collectif, a trouvé un soutien actif à la Station-Gare des Mines. L'été dernier, lors de l'évacuation massive du campement de la porte d'Aubervilliers, la Station a permis l'accès à l'eau, qui avait été coupée. Elle a aussi organisé cet hiver un plateau d'artistes, tous bénévoles, pour récolter des fonds permettant d'acheter du matériel contre le froid.

Le concert inaugural de Megattera a permis de rassembler plusieurs centaines d'euros, qui seront reversées au collectif. Selon Juliette Gamblin, les artistes proposent spontanément de participer : comme la plupart de ceux présents dans la première compilation, *Primavera*. Le projet a aussi cela d'intéressant qu'il peut faire tache d'huile. Megattera propose en effet aux lieux intéressés d'organiser un événement avec ses artistes sur le même principe : le reversement des bénéfices à des assos. Même proposition pour les diffuseurs.

Contre l'invisibilité

Pour le collectif Wilson, outre l'aspect financier, ce genre d'initiatives présente aussi un autre intérêt : il permet de lutter contre l'invisibilité de la situation des réfugiés, organisée par les pouvoirs publics. C'est aussi l'occasion de leur ouvrir l'accès à la culture, rempart contre la « déshumanisation » mise en place dans les campements.

Le partage est en tous les cas au rendez-vous chez les fondateurs de Megattera : le mois dernier, Juliette Gamblin a rencontré des élèves de 4^e du collège voisin Daniel Mayer pour une série de chroniques écrites par la classe d'histoire : ils ont enregistré avec elle le vendredi 10 mai à l'occasion de la deuxième édition des Kermesses soniques organisées par la Station. Au programme, radio en direct, jeux avec les sons, spectacles jeune public... ●

DOMINIQUE BOUTEL

FESTIVAL POUR UN JOURNALISME ENGAGÉ

Femmes et journalistes indépendantes installées dans le 18^e, le collectif Journalopes organisait le 19 mai la deuxième édition de son festival.

Rateau d'Or pour *M Le Monde*, sanctionné pour ses peu justifiés refus de sujets. Mais Pelle d'or (celle qui engrange) pour *Mediapart* avec lequel collaborent régulièrement les journalistes pigistes des Journalopes. Le dimanche 19 mai, le collectif organisait la deuxième édition de son festival annuel. Carine Fouteau, directrice éditoriale de *Mediapart* avait fait le déplacement. Mais aucun représentant du supplément magazine du *Monde*. Cela peut se comprendre, quand on connaît les difficultés pour les pigistes à placer leur sujets !

Derrière le collectif, ce sont six femmes journalistes indépendantes (Justine Brabant, Laurène Daycard, Judith Duportail, Audrey Lebel, Cerise Sudry-Le Dû et Pauline Verduzier), qui ont installé leur bureau dans le 18^e. Elles travaillent pour *Libération*, *Causette*, *The Guardian*, *Mediapart*, *Le Monde diplomatique*, *Néon*, *France Culture*...

Pigistes par choix, elles travaillent les problématiques liées aux droits des femmes mais pas seulement. Elles parlent de sexe, de droits reproductifs, d'amour, de liberté, de censure, de violences conjugales, de guerre et de géopolitique. Travailler ces thèmes, c'est donner une visibilité à des sujets d'actualité encore peu traités par les médias et souvent buter sur le refus des rédactions. D'où l'importance du collectif, « une famille qui se serre les coudes », dans un secteur très concurrentiel et centralisé.

À sa création en 2016, le collectif choisit pour nom un néologisme anti-médias à connotation

sexiste, se réappropriant ainsi une insulte « adressée aux journalistes qui l'ouvrent un peu trop ». Et leur festival, organisé à la Station-Gare des Mines, proposait une programmation foisonnante. L'objectif : offrir une tribune à ces femmes journalistes et farouchement indépendantes et à ceux dont elles aiment le travail.

Témoignages, photos, podcasts ...

Au total, 400 personnes auront bravé la pluie pour assister au festival. Sur scène, des témoignages sur le travail des journalistes du collectif, des projections (« Clit revolution », « Selfiraniennes », « Halte aux clichés sexistes »), des lectures de textes de femmes journalistes dont le travail n'est pas passé à la postérité (par l'actrice Alexandra Lamy). Aux murs, des expos photo (Laurence Geai, Teresa Suarez Zapater, Mahka Eslami), des podcasts à l'écoute (« Miroir-Miroir », « Me, My sex and I », « Quoi de Meuf », « Les Fesses à l'Air »...). En salle, des tables pour des auteures (Gabrielle Deydier, *On ne naît pas grosse*, Judith Duportail



François Lafite

L'amour sous algorithme), des illustratrices, des magazines indépendants (*Censored*, *Polysème*, *Panthère*), des éditeurs et militants (Editions Goutte d'Or, Prenons la Une, Ras la plume...). La journée finit en musique clôturant une manifestation à l'image du collectif qui documente et démontre qu'un autre modèle est possible, plus égalitaire, joyeux et festif. ●

ADÈLE STÉPHAN

En attendant l'édition 2020 du festival, retrouvez leur newsletter : <http://lesjournalopes.fr/index.php/newsletter/> Et pour suivre leur travail et leurs événements : <https://www.facebook.com/LesJournalopes/>

22, V'LA LES POULETS DE LA RUE MYRHA !

C'est une boutique comme il n'en existe plus à Paris. On y trouve de la volaille en chair et en plumes.

La Ferme parisienne est une institution à la Goutte d'Or. Comme son patron : Zakari Megharbi, 68 ans. C'est le dernier endroit de Paris où l'on peut acheter des volailles vivantes : poules, poulettes, canards, canettes, canetons, coqs, oies, dindes, dindons et même des lapins. Le commerçant raconte avec nostalgie : « Avant on pouvait trouver des animaux vivants sur le quai de la Mégisserie, mais ils n'en vendent plus. Nous sommes les derniers de Paris ! » Et c'est vrai que pour des générations de petits Parisiens c'était une promenade du dimanche en famille que d'aller voir les animaux sur les quais. Zakari raconte avec truculence l'anecdote : « Il y a longtemps, les bâtiments de la police ont brûlé à Paris. Et après ils se sont installés sur l'île de la Cité à la place de l'ancien marché à la volaille. C'est pour ça qu'on appelle les policiers, des poulets !¹ » C'est pour lui une façon d'inscrire son activité dans la lignée d'une tradition séculaire : celle de volailler, pas celle de policier.

« Ça fait trente deux ans que je suis à la Goutte d'Or avec le même commerce. D'abord, rue de la Charbonnière, puis dans le haut de la rue Myrha et aujourd'hui, ici, au numéro 26 », explique le commerçant débonnaire. Il est interrompu par un jeune Sénégalais qui vient acheter un poulet. « Je veux un poulet



Zakari Megharbi vend des volailles vivantes depuis 32 ans.

rouge, précise-t-il. C'est pour la naissance de mon fils. Il est né il y a six jours et le septième, on demande à l'imam de venir sacrifier un poulet. » La bête est égorgée par le religieux, et la famille peut ensuite déguster l'oiseau autour d'un repas en l'honneur du nouveau venu. Zakari renchérit : « Vous voyez, mes volailles sont là pour permettre à toute la famille de se réunir. » C'est d'ailleurs en décembre que les affaires sont les plus florissantes.

Une clientèle multiculturelle

Il n'a pas terminé sa phrase qu'une maman descend de son vélo avec son jeune fils devant la boutique. Loup (4 ans) entre, se met sur la pointe des pieds pour jeter un œil dans l'enclos des volatiles et s'exclame : « Maman, il y a des poules ! Et des canards aussi. » Caroline, sa mère, le prend dans ses bras pour lui faire faire le tour du lieu. Et Loup devient agneau devant tant de plumages et de ramages. « On vient acheter des œufs », précise la maman qui repart avec une boîte exceptionnellement offerte par l'affable commerçant. La bise en prime !

Mais d'où viennent ses volailles ? Le volailler se dresse sur ses ergots et défend son commerce bec et ongles : « Je les achète en Normandie, à Bézou-Saint-

vient. » Et de préciser que tous les volatiles sont nourris avec du grain concassé et non avec des farines industrielles. « Acheter un poulet préparé peut gêner certains, qui préfèrent s'occuper eux-mêmes de tuer la bête. Ils savent le faire, par tradition. » Et puis il y a bien sûr les besoins générés par les pratiques religieuses. « Par exemple, pour Pessa'h, la Pâque juive, des rabbins viennent acheter des poulets. Et tout au long de l'année, il y a des gens qui viennent acheter pour faire des offrandes religieuses. » Et puis il y a aussi les œufs couvés. « Beaucoup de gens partent en Afrique avec des cartons à la main, remplis d'œufs couvés pour la reproduction. Les races françaises sont sollicitées car elles sont de meilleure qualité. Et donc ils élèvent des races européennes en Afrique. Là-bas, ils peuvent ensuite les revendre bien plus chers que ceux nés sur place. » Les poulets de la rue Myrha ont encore de beaux jours devant eux. ● F.C.

1. Lors de la Commune de Paris, en 1871, Jules Ferry mettra à disposition de la police parisienne la caserne de l'île de la Cité effectivement construite à la place de l'ancien marché à la volaille.

La Ferme parisienne, 26 rue Myrha, 75018 Paris, métro Château rouge, 01 46 06 06 02.



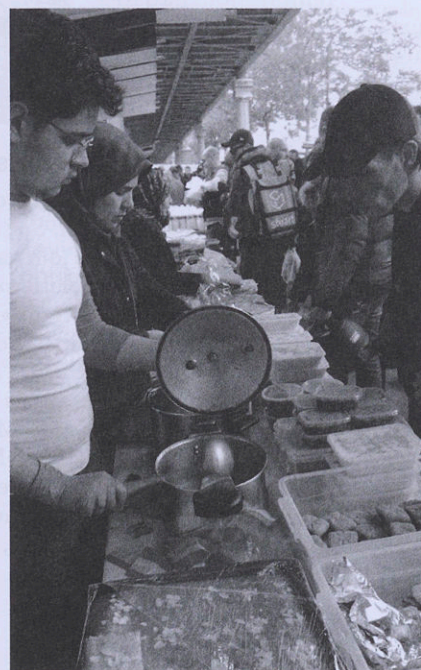
Corentin Schimel

C'EST UN MARCHÉ EXTRA-ORDINAIRE...

On trouve de tout au métro Barbès. Pendant le ramadan on peut même y acheter de quoi faire un véritable festin aux saveurs orientales. Garanti purs délices !

Depuis deux ans, pendant la période du ramadan, un autre petit marché s'installe sous le métro aérien à la station Barbès, en lieu et place du grand marché. Il y a une cinquantaine de marchands en fin de semaine, pic de fréquentation, et une quarantaine en semaine. C'est une sorte d'épicerie fine du Maghreb à ciel ouvert. Tout y est frais, cuisiné par des mères de famille qui viennent vendre sur place pour se faire un petit complément de revenu. Elles sont là pour l'iftar, le repas de rupture du jeûne (ici, on dit plutôt ftour dans les dialectes du Maghreb).

Ça sent bon la cuisine familiale : la friture, le beurre et la pâte de dattes. L'ambiance est conviviale et agréable. La police est présente en nombre. Un officier



Jean-Claude N'Diaye

témoigne : « Depuis deux ans on tolère que les marchands qui s'installaient le long du boulevard Barbès et rue de la Charbonnière s'installent sous le métro aérien. Il n'y a pas de places attitrées. Le premier qui arrive s'installe. » Résultat : quelques éclats de voix pour imposer son étal. Mais très vite tout se calme.

En famille

Abla, 29 ans, d'origine algérienne, est conductrice de bus à la RATP. Elle explique : « Je viens donner un coup de main à ma mère. Elle cuisine toute la journée pour venir vendre ici. ». Billel, 22 ans, aussi d'origine algérienne, étudiant en licence d'assurance, est venu avec sa grand-mère, Kafya, 70 ans, sa mère, Nadia, 43 ans et son jeune frère Zakaria, 21 ans, étudiant en BTS banque.

34^e ÉDITION D'UNE FÊTE EN OR

Niché en plein cœur du quartier, le square Léon sera une fois de plus l'écrin de la Fête de la Goutte d'Or, du 21 au 23 juin.

Cette année pas moins une soixantaine d'associations et structures locales participent à la bonne tenue de l'événement ! Au programme, des ateliers et des activités variés vont se succéder durant trois jours. Pour commencer le vendredi 21 juin, la fameuse scène ouverte installée au milieu du square Léon, véritable espace de liberté d'expression pour tous les artistes, confirmés ou débutants. Le lendemain matin au même endroit prendra place un tournoi de football, suivi dans l'après-midi d'un village festif sur le thème « Notre planète », conclu par un spectacle. La petite ferme urbaine du square Alain Bashung ouvre également ses portes vendredi et samedi, avec son lot d'activités (jeux, maquillage, balade en poney...).

Au cours des après-midi du week-end, au Lavoisier moderne parisien, une table ronde sera consacrée à Saïd Bouziri, militant des droits de l'homme et feu le président de l'association Génériques. Une expo photo

lui est également dédiée au square Saint-Bernard, rebaptisé de son nom. Un show dédié aux cultures urbaines aura également lieu samedi au square Léon, avec bien sûr rap, DJ, mais aussi beatbox et danse.

Envies de lutte et de partage

Dimanche, les festivités se poursuivront avec le concert des talentueuses musiciennes du groupe Lemma, prêtes à vous embarquer dans un périple musical autour du Maghreb. Mouss & Hakim (Zebda, Origines contrôlées, 100 % Collègues !...) enchaîneront sur la même scène avec leur projet Motivés Sound System, pour entretenir et raviver les envies de lutte et de partage comme savent si bien le faire les frères Amokrane.



Dans le square Léon, lors de l'édition 2018.

Venez courir à la Goutte d'Or

Une excellente occasion de découvrir le quartier sous un autre œil. Voilà ce qui pourrait vous motiver à participer au traditionnel cross organisé dans le cadre de la Fête de la Goutte d'Or, le dimanche 16 juin à 10h30. Le départ de la course pour les moins de 12 ans sera, lui, donné à 11h45 au square Léon. Tout est gratuit. Un certificat médical est obligatoire. L'objectif des organisateurs, les associations Paris Goutte d'Or et Ados, est de permettre aux habitants de se rencontrer, sportifs ou non sportifs. Tous les supporters sont les bienvenus ! F.F.



Kafia, souriante, précise, « On vient pour fêter la fin du jeûne. Il y a beaucoup d'ouvriers ou de retraités qui vivent seuls et qui ne peuvent pas cuisiner. Alors on le fait pour eux ». Billel renchérit : « Ici, tous les gens seuls trouvent une maman ! »

L'étal de la famille est une véritable malle aux trésors. Kafia, œil malicieux et large sourire, égrène ses merveilles :

« Du pain brioché cuit au four (ndlr : avec des graines d'anis), le pain cuit dans un tajine, du couscous avec des raisins secs qu'on mange avec du lait caillé et aussi la chorba (ndlr : soupe algérienne à base de légumes) et la harira (ndlr : soupe marocaine à base de légumes, de farine et de vermicelle). » Le week-end est encore mieux achalandé car il faut répondre à une demande plus forte. On trouve alors de splendides beignets de filets de sardines, des bricks variées : au thon, aux crevettes, à la viande hachée. Et encore de délicieux plats à emporter, comme ces tripes de moutons à la sauce tomate ou ce poulet au four accompagné de ses pommes de terre à la tomate et aux olives. Ami gourmet, dépêche-toi, le fin du ramadan c'est le 4 juin ! ● F.F.

Tout ce joli programme n'est évidemment pas exhaustif, et chacun est chaudement invité à venir partager ce moment d'échanges, plein de surprises, de belles rencontres et de bonne humeur. Le festival s'appuie sur de très nombreux bénévoles, 200 chaque année, qui contribuent au succès de l'événement. Des ateliers déco sont prévus dès le 4 juin. Et bien d'autres missions sont proposées comme une brigade propreté, l'accueil des artistes, l'aide à l'installation des stands, la tenue du bar ou de la boutique... Une très belle occasion de créer et renforcer les liens entre les habitants, de découvrir des artistes et de se mobiliser pour le quartier ! ●

ARTHUR BRUNET

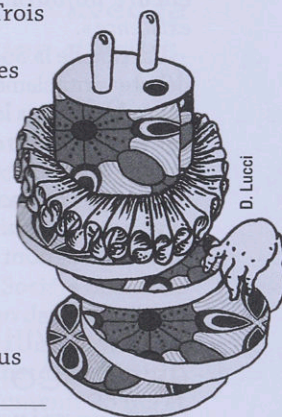
Pour devenir bénévole : apéro-rencontre le jeudi 13 juin à 19h, salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. Et inscriptions sur : gouttedorenfete.wordpress.com

Programme détaillé sur : gouttedorenfete.wordpress.com

Chaillot en partage, le film

Pendant la fête, vous pourrez découvrir le très émouvant film de Boubacar Coulibaly : *Domba*. Une Goutte en Or (domba signifie : la grande danse). Le film retrace l'intervention dans le quartier de la compagnie Lanabel de la chorégraphe Annabelle Bonnéry associée au contreténor Serge Kakudji. Trois ans d'un travail homérique en danse, musique et chant avec des enfants et des adultes de l'arrondissement. Et en point d'orgue, le spectacle *Paysage d'ensemble*, joué sur la scène de la salle Jean Vilar au théâtre national de Chaillot, le 2 décembre 2018. Ce film décrit de l'intérieur ce magnifique moment de communion artistique entre tous les participants au projet. F.C.

Projection gratuite, le dimanche 23 juin à 11h au Louxor.



D. Lucci

REPAS FESTIF DES HABITANTS

Dimanche 9 juin aura lieu la deuxième édition d'une fête dans le jardin pédagogique de l'association EGDO, proposée et organisée par le Groupe habitants Goutte d'Or. Au programme : repas cuisiné par les habitants (de 13h à 15h), puis musique avec Las Torres père & fils (guitare et chant), et bal avec DJ Jaurès.

Sur une proposition de la compagnie Gaby Sourire, une quinzaine de personnes se réunissent une fois par mois, échangent sur le quotidien dans les immeubles et le quartier, discutent de sujets d'actualité et imaginent des actions collectives culturelles et festives. La majorité d'entre elles sont des résidents d'immeubles gérés par Paris Habitat, partenaire du projet.

Depuis plusieurs années, par le biais d'actions culturelles et artistiques, la compagnie invente de nouveaux processus qui contribuent à l'intégration et à la mobilisation de tous.

Repas offert, dessert à partager bienvenu. Dimanche 9 juin de 13h à 19h30 au jardin pédagogique des Enfants de la Goutte d'Or, 25 rue de Chartres. Contact : (Sylvie) 06 27 69 28 31

LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE, UNE VIEILLE DAME DE L'ACTION SOCIALE

Au détour des rues du 18^e, certaines inscriptions peuvent intriguer le passant : Dispensaire-Asile de nuit-Fourneau, Maison de la mère et de l'enfant, Foyer Marjolin... Ces institutions qui ont traversé les siècles relèvent de la Société philanthropique. Leur histoire est aussi celle du développement de l'action sociale en France.

Les premières années du règne de Louis XVI sont marquées par un mouvement d'humanité, de « *sensibilité* », pour employer le terme d'époque. Sept philanthropes ou « *personnes animées du souci d'améliorer le sort des autres* » fondent en 1780 une association « *destinée à secourir l'indigence* » et la nomme Société ou Maison philanthropique de Paris. Tous sont issus de la grande noblesse. Le but de l'association, dans une notice de 1785, est définie ainsi : « *La réunion de plusieurs personnes qui, animées par le goût de la bienfaisance, s'occupent de secourir par le concours de leur fortune ou de leur lumière la vertu indigente et souffrante [...] et prévenir les désordres et les crimes qui ne sont que trop souvent une suite de l'abandon et du désespoir.* » Ces principes « *continuent encore aujourd'hui à justifier son existence* ».

L'action de la Société philanthropique débute véritablement en juin 1783 quand est publiée dans le Journal de Paris l'annonce suivante : « *Plusieurs citoyens, animés par un sentiment de bienfaisance et d'humanité, ont réuni une somme nécessaire pour accorder un secours mutuel à douze ouvriers octogénaires.* » En août les douze ouvriers sont trouvés dont deux vieillards de 111 et 93 ans.

En l'an VIII de la République (1800-1801) sont effectués à Paris les premiers essais de nourriture gratuite aux pauvres.

En décembre 1783 douze jeunes aveugles (entre 2 et 12 ans), enfants d'ouvriers, sont invités à se faire connaître pour bénéficier à leur tour d'un soutien. Le nombre de membres de la société augmentant, le nombre de vieillards secourus est doublé, puis une aide est apportée à vingt-cinq femmes en couche de leur sixième enfant légitime (les autres étant vivants) ou encore douze veufs ou veuves chargés de six enfants. L'aide est destinée exclusivement aux Parisiens, habitant la ville depuis au moins trois ans, appartenant à la classe des ouvriers « *sans qualité* », « *gagne-deniers* » ou « *compagnons* » et présentant des garanties morales (union des parents, naissances de leurs enfants légitimes et certifiées), et possesseurs d'un certificat du curé de la paroisse attestant « *la bonne vie et mœurs* » et leur pauvreté.

Une société de nobles sous la protection du roi

En 1789, Louis XVI se déclare « *chef et protecteur* » de l'institution. Dès lors, aux quatre catégories déjà secourues (octogénaires, aveugles, veufs ou

veuves, femmes enceintes) s'ajoutent les pères et mères chargés de neuf enfants, les ouvriers estropiés par accident ayant trois enfants. Valentin Haüy, soucieux aussi du sort des aveugles, avait mis au point un système de lettres en relief par lequel les aveugles pouvaient lire en remplaçant la vue par le toucher. La Maison philanthropique lui confie alors ses aveugles qu'il se charge d'instruire gratuitement.



Savalette de Langes, un des fondateurs de la Société.

Un concert donné à l'Académie royale de musique au profit de la Société lui permet alors, le 19 février 1785, d'ouvrir l'École de lecture et de filature qui deviendra l'Institut des jeunes aveugles. Mais ses finances s'amenuisant avec la Révolution, la Société demande à l'État d'en prendre la charge. Le 17 juillet 1791, l'Assemblée constituante, prononce la réunion de l'École des jeunes aveugles et de l'Institut des sourds-muets. Faute de moyens, émigration, baisse des dons, la Société réduit le nombre de secours apportés, ainsi que leur montant. Lors de la séance du 29 prairial an II (17 juin 1794), présidée par Robespierre, le citoyen Ducos au nom du Comité de secours publics, dans son rapport présenté à la suite de la demande de dix huit à vingt mille livres faite par la Société philanthropique, déclare : « *[...] Je n'entends faire aucun reproche à la Société philanthropique de Paris. Mais soyez sûrs que c'est dans des assistances particulières et clandestines que les ennemis de la République trouvent de quoi se soutenir dans le sein d'une patrie qu'ils déchirent ; or si vous accordez quelques fonds à la Société de Paris, toutes les autres, dont vous ne connaissez ni l'esprit, ni l'usage qu'elles font de leur caisse, auront le droit d'en exiger...* » La Société entre alors en liquidation durant six ans.

En l'an VIII de la République (1800-1801) sont effectués à Paris les premiers essais de nourriture gratuite aux pauvres. Un bureau de bienfaisance, situé rue du Mail, ouvre le 21 pluviôse an VIII (10 février 1800) un « *fourneau* » selon les principes établis par le Comte de Rumford, un physicien américain. Ce dernier a présenté dans ses travaux scientifiques des soupes de légumes nourrissantes et peu chères ainsi que des fourneaux nécessitant peu de combustibles. Les particuliers achètent des bons de soupes qu'ils distribuent eux-mêmes aux nécessiteux. L'année suivante six nouveaux fourneaux



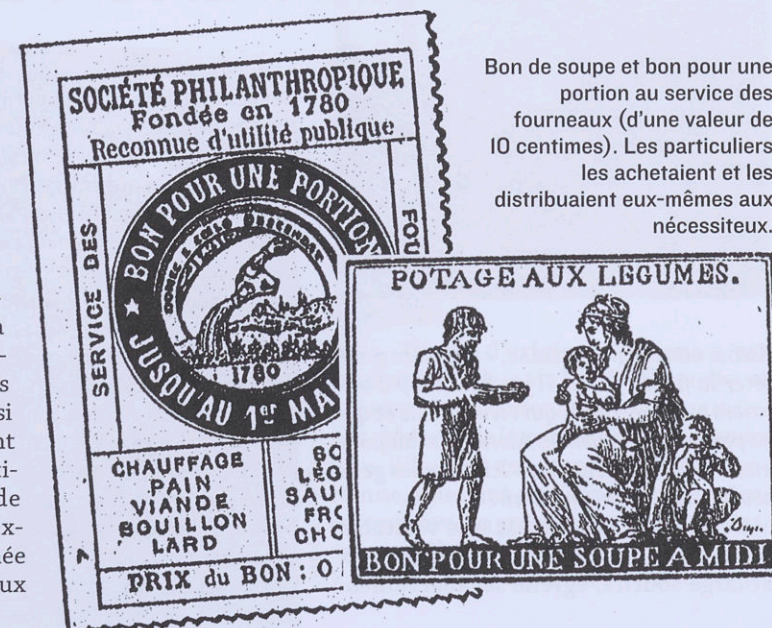
Jean-Claude N'Diaye

sont créés dans Paris. Un comité général d'administration des « *soupes économiques* » se forme, et décide en 1903 de reprendre le nom de la Société.

Fourneaux et dispensaires

En dehors des « *soupes économiques* », la « *nouvelle* » Société philanthropique conçoit un vaste programme : développer l'enseignement primaire, organiser l'assistance juridique, créer des sociétés de secours mutuels et des sociétés de prêts aux ouvriers pour les aider à acheter des outils, créer des assurances contre les accidents, des caisses pour la vieillesse, etc. Il peut être perçu comme l'origine des œuvres d'assistance et de prévoyance du XIX^e siècle. Le 6 prairial an XI (26 mai 1803), la Société ouvre à Paris cinq dispensaires. Leur but est « *de donner aux malades qui lui sont recommandés par chaque souscripteur [...] tous les secours de la médecine, de leur fournir les médicaments nécessaires et leur faire les opérations que leur état exige* ».

Chaque souscripteur de la Société reçoit indépendamment des bons de soupes, une carte à son nom qu'il remet au malade qu'il désire faire soigner. Des consultations gratuites sont aussi ouvertes, les médicaments étant payés par le malade. Le Premier Consul accorde à la Société une



Bon de soupe et bon pour une portion au service des fourneaux (d'une valeur de 10 centimes). Les particuliers les achetaient et les distribuaient eux-mêmes aux nécessiteux.



subvention en 1804. L'institution tente alors de développer l'instruction des familles pauvres, considérant que l'assiduité à l'école est le meilleur moyen de les aider à lutter contre la misère. Mais, faute de ressources suffisantes, elle renonce à subventionner les écoles de charité. En revanche, des membres reprennent l'idée à leur compte. Ainsi est créé la première école du soir pour adultes.

Sous l'Empire, la Société philanthropique s'intéresse aux sociétés de secours mutuels et de prévoyance. Elle alloue une subvention de 100 ou 200 francs pour aider leur formation et leur propose un modèle de statuts. Des relations sont établies avec 250 sociétés de secours mutuels sous le patronage de M. Dupont de Nemours, alors vice-président de la société.

Si l'œuvre connaît un véritable essor dans les premières années de l'Empire, la fin de la période est marquée par des difficultés financières croissantes. En 1814, la Société doit puiser dans ses réserves. À la Restauration, l'espoir renaît. Louis XVIII s'en déclare « *chef et protecteur* » en 1816. Son président, le duc de Berry, lui verse annuellement 9 000 francs. Tous les « *princes du sang* » en sont souscripteurs. « *C'est servir le roi que de l'aider à venir au secours des classes malheureuses.* »

S'opposer à tout mouvement révolutionnaire

La Société poursuit, avec des hauts et des bas, ses activités, fourneaux, dispensaires et aide aux sociétés de prévoyance et de secours mutuel. Elle défend même ces dernières contre la tentation des autorités à les interdire par crainte de « *coalition* » et donc de grève. Car « *elles présentent tous les avantages des anciennes corporations, sans en avoir les inconvénients [...] elles entretiennent les bonnes*

L'aide est destinée exclusivement aux Parisiens appartenant à la classe des ouvriers et présentant des garanties morales.

mœurs ; elles favorisent la tranquillité publique [...] elles entretiennent l'esprit religieux [...]. On a voulu un moment exciter des troubles à Paris, mais, parmi les insensés dont on a dissipé les attroupements, il ne s'est trouvé aucun des membres des sociétés de prévoyance ; ils auraient exposé leur vie pour s'opposer

La première Maison pour dames et jeunes filles seules, sera édiflée au 37 rue Eugène Carrière par la Société philanthropique et inaugurée en 1902. Aujourd'hui (photo de gauche) le foyer est mixte.

En 1889 le jury international des récompenses de l'exposition universelle décerne un grand prix à la Société philanthropique.



à tout mouvement révolutionnaire et pour défendre nos princes, » (de M. Deleuze, assemblée générale du 24 juin 1824).

Après la crainte liée aux journées de 1830, Louis-Philippe accorde à son tour sa protection à la Société philanthropique. En 1829, elle est reconnue d'utilité publique. Les subventions, dont celles de la Ville de Paris, sont maintenues. Peu affectée par la révolution de 1848, sans grand changement sous la Seconde République, le Second Empire lui est moyennement favorable. Pas d'aide de Napoléon III ni du gouvernement et la Ville de Paris réduit sa participation.

L'implantation dans le 18^e

1860 voit l'agrandissement de Paris, avec l'annexion des communes limitrophes, notamment Montmartre et La Chapelle. La Société dont le secours est réservé aux Parisiens peut étendre son action vers les nouveaux arrondissements. Les dispensaires leur sont désormais ouverts, mais leur éloignement ne facilite pas leur fréquentation. Comme on peut s'en douter, la proclamation de la Commune de Paris ne réjouit pas les membres de la Société philanthropique. Cependant elle poursuit son action, en particulier la distribution de repas.

L'élection de Mac Mahon à la présidence de la Troisième République est vue d'un œil meilleur. D'autant plus que son épouse, dès 1871, lui octroie une subvention pour l'ouverture de nouveaux fourneaux.

Elle crée ensuite, en 1877, le Comité des dames dont elle prend la présidence. C'est la première fois que des femmes intègrent la Société.

En 1879, Gustave Nast, vice-président de la Société propose l'ouverture d'un hébergement de nuit pour les femmes et leurs enfants. Le 1^{er} février l'Assistance publique lui accorde la concession presque gratuite d'une maison rue Saint-Jacques. Le 20 mai, l'asile de nuit est inauguré. Il est inspiré des dortoirs pour la nuit ouverts à Londres. Deux mille femmes « *presque toutes méritantes et sincères* » y sont reçues entre mai et dé-

cembre. Pour y entrer il faut décliner son âge, sa profession et présenter ses papiers d'identité. Sans papiers, l'admission n'est que pour une nuit dans le « *dortoir du lit de camp* ». Les autres ont droit à trois nuits dans des lits plus confortables. Les mères avec enfants sont dans un dortoir spécial. Une chambre séparée accueille les femmes d'un rang social plus élevé (institutrices, demoiselles de compagnie...). Toutes doivent prendre un bain

En 1877, des femmes intègrent la Société philanthropique avec la création d'un Comité des dames.

et avoir un entretien préalable avec la directrice. Après la distribution de la soupe et avant le coucher, elles ont le droit à la lecture du règlement ainsi qu'à une « *allocation d'espoir* » adaptée à toutes les confessions.

Devant le succès rencontré, la Société décide de l'ouverture d'un deuxième asile dans le 18^e. Une petite maison est achetée rue Labat, pouvant contenir 25 lits et disposant d'un terrain constructible. Le 12 décembre 1881, l'asile du 44 rue Labat est inauguré. Trois ans après, M. Albert Hartmann lègue à la société 300 000 francs. Avec le legs Hartmann est reconstruit entièrement l'immeuble de la rue Labat, qui devient la Maison Albert Hartmann. En 1883 est ouvert un nouvel asile pour femmes rue

de Crimée dans le 19^e, auquel est adjoint la même année un dispensaire pour enfants, nouveau champ d'intervention de la Société. Son rapide succès conduit à la création de trois dispensaires pour enfants dans les 19^e et 13^e, et en 1888, rue Labat. Au total, ces dispensaires traitent annuellement 7 800 enfants et 2 000 consultations y sont données. ●

(Fin du premier épisode, à suivre)

Sources : Noëlle Dedeyan, Histoire de deux siècles et davantage (Société philanthropique, 2002). Société philanthropique : rapports et compte rendu pour l'année 1823 (BNF)

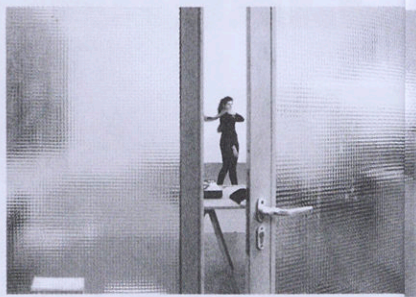
PHOTOGRAPHIE

THE MOMENT IN SPACE BOUSCULE NOTRE LECTURE DE L'IMAGE ET SCULPTE LE TEMPS

Après Alex Majoli, le Bal met en valeur pour la première fois à Paris, Barbara Probst, autre artiste aux méthodes de prise de vue originales.

Il y a de la Reine des Neiges chez Barbara Probst, tant elle aime «geler l'instant» (to freeze the moment) et l'observer sous tous les angles. Née à Munich en 1964, Barbara Probst a d'abord étudié la sculpture, une pratique qui l'a profondément marquée. Les modèles étaient placés sur un plateau tournant chaque quart d'heure. Son œil s'est donc habitué au relief et au changement constant de point de vue. Depuis, le côté «plat» de la photo la frustre toujours un peu.

Le Bal expose plusieurs séries *Exposures*, qui représentent vingt ans



Barbara Probst

de travail, la plus ancienne datant de janvier 2000. La photographe a mis au point un procédé récurrent. Des appareils reliés entre eux et radio-commandés se déclenchent en même temps pour capturer une image. La séance est bien sûr précédée d'une mise en place minutieuse. Comme sur un plateau de cinéma, il s'agit de rechercher les bons angles.

Première approche au rez-de-chaussée: douze images de Barbara courant sur la terrasse d'un immeuble de la 8^e avenue à New York. Semblant vouloir échapper à une traque qu'elle a elle-même installée. Sur un autre mur, une jeune femme en imper vert marche dans la gare de Grand Central (*Exposure #9*), dans une pénombre traversée par quelques flashes. L'artiste contrôle le dispositif mais reste ouverte à l'imprévu. Cette scène banale est teintée d'une inquiétude sourde.

Plus loin, sur un triptyque, trois jeunes garçons nous observent, disposés de manière que l'un d'entre eux nous tourne toujours le dos. Leur attitude rappelle celle des Bourgeois de Calais.

On retrouve «la fille en vert» dans une suite de trois images, en robe rouge cette fois. Elle semble dialoguer avec deux stars: Monica Vitti puis Daniel Craig. Mais ce ne sont que des clichés en noir et blanc, scotchés à la paroi. *Exposure #31*, comme d'autres diptyques, présente deux personnages collés l'un à l'autre, en très gros plan. Une démonstration de la pensée de l'artiste.

Simultanéité des images

Plus son travail est précis, plus il est troublant et plus il nous questionne. Pour Barbara Probst il ne s'agit pas là de «portraits». L'artiste ne cherche pas à faire surgir la personnalité des

modèles, elle s'en sert comme d'outils. Elle ne cherche pas non plus à «raconter des histoires». La simultanéité des images (ou la même image vue sous des facettes variées) interdisant ipso facto la narration. Pourtant, devant trois séries affichées au sous-sol du Bal, le visiteur ne peut s'empêcher d'imaginer un récit. Une femme à l'écharpe rouge évoque l'hiver et le passé (*Exposure #59*). La photo de mariage des grands-parents de Barbara figure au centre de l'un des clichés.

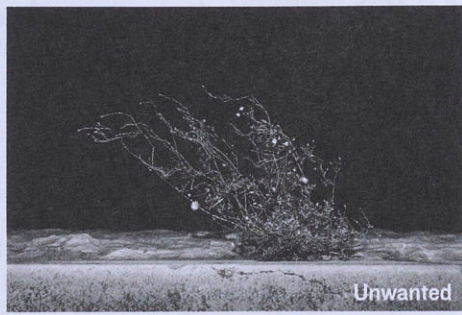
La série *Exposure #139* fait penser à une scène de crime. On ne voit qu'une main (le corps étendu sur le sol est hors-champ), une bouteille, un citron, une cruche. Le tout surmonté par une table. Chaque objet a sa place méticuleusement choisie, c'est un jardin zen, une épure de Giorgio Morandi, s'il n'y avait cette main incongrue.

LITTÉRATURE

LE PRIX PIERRE MAC ORLAN À UN GRAND VOYAGEUR

Traversée, premier ouvrage de Francis Tabouret, a été distingué par le jury du Prix Pierre Mac Orlan, le 14 mai, au Musée de Montmartre. L'auteur convoie des animaux à travers le monde, chevaux mais aussi moutons, vaches... Il raconte son odyssée dans son «arche de Noé», un porte-conteneur voyageant entre Normandie et Guadeloupe. Un journal de bord étonnant et captivant, sur la mer, le bâtiment et les marins, «monde de ponctualité et de routine». Et surtout, sur les animaux dont il a la charge: la pouliche Anonymement, les tau-reaux Imposant, Hamster et Indigo! Traversée ouvre les portes d'un monde inattendu et déroutant. Depuis quatorze ans, le Prix Pierre Mac Orlan distingue un ouvrage en français (roman, récit, témoignage) s'inscrivant dans l'univers de l'écrivain, faisant une large place à l'aventure et à l'imaginaire. A.K.

Traversée, de Francis Tabouret, Ed. P.O.L., 160 p., 15 €.



Anna Cherednikova

FESTIVAL PHOTO

LA COMPLEXITÉ DU RÉEL DÉCRYPTÉE PAR L'ÉMOTION

Pour cette neuvième édition, à l'initiative de l'association Fetart, le festival Circulation(s) donne à voir 37 jeunes photographes européens, sélectionnés par The Red Eye.

L'exposition s'articule autour de cinq thématiques, qui regroupent des œuvres souvent complexes et qu'une visite guidée peut éclairer opportunément. Les voici: «Le destin posthume des images», «Peut-on élever un monument à sa propre douleur?», «Le paysage photographique: entre constat et néo-romantisme», «Le territoire, des signes et des identités» et enfin «Les Heures d'un monde mal en point».

Regards de femmes

Les œuvres font appel à nos émotions mais plus encore à notre envie de comprendre «le réel analysé et disséqué». On remarque une forte proportion de femmes telle Karetyna Snizhko, une Ukrainienne qui travaille à partir

de centaines de notes récupérées dans la rue, bouts de papier froissés, fragments, listes qu'elle met en scène dans une grande pièce: l'intime et le banal révélés et travaillés. En face, et on pourrait dire à l'opposé, Anastasia Mityukova, une Suisse, interroge dans une installation en trois parties, une réalité inaccessible et gigantesque: les déchets laissés par l'armée américaine après l'abandon en 1959 de sa base militaire sous la calotte glaciaire du Groenland et qui menacent l'écosystème des Inuits de Thulé. Une autre, Anna Cherednikova photographie les mauvaises herbes, celles qui survivent au travers des trottoirs et qui résistent et fleurissent, une note d'espoir...

Dans la halle Aubervilliers, Little circulation(s) présente les mêmes séries que dans l'exposition principale mais avec une scénographie adaptée au jeune public et un accompagnement ludique (et c'est gratuit!) À noter aussi, des événements pour les grands comme les lectures de portfolios 2019, le week-end masterclass ou les conférences. ● DANIELLE FOURNIER

Au 104, 5 rue Curial (19^e) du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h, jusqu'au 30 juin. www.festival-circulations.com

EXPO

REGARDS CROISÉS SUR LA CAPITALE LIBANAISE

L'Institut des cultures d'islam présente la vie et l'imaginaire d'une ville dévastée par les conflits.

Audacieuse proposition de Sabyl Ghoussoub, l'exposition *C'est Beyrouth* raconte les chevauchements entre tradition et modernité dans un pays ébranlé par la crise migratoire, les conflits régionaux et une récente guerre civile. L'effervescence d'un imaginaire outrancier caractérise le Liban d'aujourd'hui et la sélection de photographies et de vidéos dans l'exposition reflète la diversité de la société libanaise en pleine mutation.

Dans les salles du bâtiment rue Léon, on découvre d'abord la vidéo *On War and Love* de Fouad Elkoury, sorte de journal intime de la guerre de juillet 2006 au cours de laquelle le Liban a subi des frappes aériennes de la part d'Israël pendant 33 jours. Le ton élégiaque et mélancolique de l'exposition est donné. Comment s'inventer de nouveaux rites et de

nouvelles manières d'être ensemble dans un paysage dévasté?

La religion tient une place importante dans Beyrouth. La série de Patrick Baz *Chrétiens d'Orient, rites et rituels*, montre le transport d'icônes religieuses sur Range Rover et d'une statue colossale du Christ, évoquant la logistique d'une campagne militaire.

Codes virils

La série *Les bronzeurs* de Vianney Le Caer montre des hommes qui non seulement bronzent, mais aussi prient et partagent des moments de tendresse sur fond de mer et de gratte-ciels. Le caractère homoérotique des images est bon enfant.

Hassan Ammar photographie les corps de miliciens du Hezbollah tatoués de figures religieuses chiites. Ces portraits d'hommes musclés, au visage caché, traduisent l'affichage

d'une identité et l'appartenance à une communauté.

La série de portraits de Ziad Antar, des policiers en uniforme près de leurs motos, explore aussi les codes de virilité dans la société libanaise.

L'exposition se

poursuit rue Stephenson avec quatre diptyques. Nathalie Naccache nous fait découvrir la communauté musulmane fêtant les iftars, repas pris chaque soir du Ramadan. Des images qui rassemblent et révèlent la diversité des populations, diversité croisée aussi dans les bâtiments de l'ICI.

Communautés

À l'étage, des reportages photo montrent des communautés à la marge. Un portrait intime de la communauté *genderqueer*, les images tendres d'une mère et de son fils dans la série *Doris et Andrea* de Mohamad Abdouni. Myriam Boulos photographie les loisirs des domestiques migrantes originaires d'Asie du sud ou d'Afrique employées par des familles libanaises. Et des projections vidéo donnent la parole à «ces personnes que l'on croise sans les voir»: ouvriers, migrants, travailleurs domestiques...

Le parcours s'achève sur la façade de l'ICI, avec un triptyque d'images urbaines futuristes, extraites de la série *Beirutopia* de Randa Mirza: détonnements d'affiches de promoteurs immobiliers qui restent suspendues dans le vide.

Une programmation très riche accompagne cette exposition, dont une interprétation contemporaine d'une danse orientale, le baladi, des projections de films, des conférences et débats. ● EMMANUELLE DAY

Jusqu'au 28 juillet à l'ICI, 19 rue Léon et 56 rue Stephenson, métros Château rouge et Marx Dormoy, institut-culture-islam.org



Patrick Baz

Jusqu'au 25 août, au Bal, 6 impasse de la Défense, métro Place de Clichy, du jeudi au dimanche de 12 h à 19 h, nocturne le mercredi jusqu'à 22 h, 01 44 70 75 50, www.le-bal.fr

COMÉDIE MUSICALE

LA GOULUE, DU MOULIN ROUGE À LA DÉCHÉANCE

En quelques scènes éclair, voici contée l'histoire de la célèbre danseuse de french cancan, immortalisée par Toulouse-Lautrec.

D'arrière ce pseudonyme racoleur, l'histoire d'une femme, Louise Weber, dont la réussite exceptionnelle fut suivie d'une affreuse déchéance. Une histoire emblématique d'autres destins féminins d'une Belle Époque... pas toujours belle pour tous.

Dès la première scène, la surprise est là. Dans la cave voutée d'une des salles du théâtre Essaïon, une vieille dame, bouteille à la main, rejoint péniblement la scène en vociférant. C'est bien elle, La Goulue, l'ex-reine du Moulin Rouge, l'artiste que s'arrachait le Tout-Paris. De son ancienne splendeur, ne restent que deux reliques: l'écharpe rouge

de Toulouse-Lautrec et le chapeau subtilisé à un grand de ce monde. Mais, rien à faire: à l'argent et à la gloire, elle préfère la liberté. Et la liberté, elle l'a choisie depuis longtemps. Le personnage est campé et nous allons découvrir sa vie tumultueuse.

Une femme libre

Encore une de ces biographies plus ou moins intéressantes, direz-vous? Pas du tout! Car ce qui intéresse les deux scénaristes, l'actrice Delphine Grandsart et l'auteure Delphine Gustau, c'est moins la chronique d'une vie que la personnalité de Louise Weber, femme libre en actions et en paroles. Point de récit linéaire dans ce spectacle commençant par une fin de vie mais des scènes montrant Louise Weber lors d'épisodes particulièrement révélateurs: la communiant arrivant à l'église vêtue d'un tutu, la danseuse de cancan apostrophant le futur roi Edouard VII «Hé, Galle! Tu paies le cham-

pagne! C'est toi qui régales ou c'est ta mère qui invite?», la dompteuse de fauves intrépide... Voilà pour le pittoresque.

Mais des événements dramatiques ont aussi ponctué son destin: un père, soldat de la guerre de 1870 amputé des jambes, les coups portés par son compagnon, la mort de son fils unique six ans avant elle... Louise Weber nous entraîne dans un tourbillon d'aventures gaies ou tristes mais jamais moroses. Car la gouaille, l'énergie et le regard pertinent de La Goulue transcendent les péripéties rencontrées. Delphine Grandsart ressuscite cette femme avide de plaisirs mais aussi de justice et de liberté. ● DOMINIQUE GAUCHER

Jusqu'au 19 juin, au Théâtre Essaïon, 6 rue Pierre-au-Lard (4^e, métro Rambuteau), lundi et mardi à 21 h 30, 25 €

(tarif à 15 € pour les lecteurs du l8e du mois, sur présentation du journal).

Ateliers d'artistes à la Goutte d'Or

LES PORTES D'OR FÊTENT LEUR 10^E ANNIVERSAIRE

Dans 36 lieux du quartier. Vendredi 14 juin à partir de 18h: vernissages dans tous les ateliers. Ouverture les 15 et 16 juin de 14h à 20h; le 17 dans certains ateliers.

Programme et plan de visite à télécharger sur portesdor.fr ou à retirer dans les points d'accueil (EGDO, 25 rue de Chartres, La Cave de Don Doudine, 16 rue Myrha, Ateliers, 11 rue Richomme et 55 rue Doudeauville).

Une invitation à découvrir le travail de 80 artistes et artisans d'art: peintres, dessinateurs, sculpteurs, photographes, créateurs de bijoux, céramistes... Ils vous accueillent dans leurs ateliers et autres lieux atypiques ou emblématiques du quartier de la Goutte d'Or. Une balade conviviale et haute en couleurs.

À l'occasion de cet anniversaire particulier un programme inédit et festif est proposé. En avant-goût: une déambulation musicale des Rincecheval le mercredi 12 de 16h30 à 18h et distribution des plans de visite. Durant le week-end, de nombreuses animations attendent les visiteurs dans et autour des ateliers: lecture sur le parvis de l'église Saint-Bernard, débats, projections de films, slam, performance peinture ou musique électronique, ateliers pour enfants, séances de portraits photo...

D'Jam Orchestra, la chorale Repetika et le Trio d'Adrien accompagneront ces journées artistiques de leurs impromptus musicaux et deux jam sessions -ouvertes à tous- sont prévues le samedi soir.

Une exposition collective est présentée à FGO-Barbara du 12 au 23 juin, et vous pourrez découvrir des portraits photo des artistes à l'œuvre dans leurs ateliers à l'Écho-musée, dans le cadre de l'exposition anniversaire *Les 10 ans des Portes d'Or* du 11 au 17 juin. S.I



Théâtre

LES FEMMES APPARAISSENT... CONTRE LA LIBERTÉ!

Le 22 juin à 21h et le 24 juin à 20h30, au théâtre de l'Atalante, 10 place Charles Dullin, métro Anvers, réservations: 06 75 69 57 26 ou via.expresa@free.fr

La compagnie franco-péruvienne Via Expresa, association du 18^e, entend faire connaître des auteurs sud-américains et espagnols en VO. Elle propose deux mises en scène de Luis Penaherrera. *Aparecen las mujeres* est une œuvre inédite de Sara Joffré qui met en parallèle des combats de femmes à deux époques de l'histoire: la condition des sœurs carmélites du couvent Santa Catalina d'Arequipa aux commencements de l'époque républicaine et celle d'un groupe de femmes artistes d'un cabaret menacé de fermeture. *Contra la libertad* du Catalan Esteve Soler, met en question les réalités espagnoles, les crises européennes actuelles. S.M.



Festival

CLIGNANCOURT DANSE SUR LES RAILS

Les 29 et 30 juin, aux jardins du Ruisseau, 110 bis rue du Ruisseau, métro Porte de Clignancourt

Septième édition de ce festival qui séduit de plus en plus de Parisiens. Cette année, les organisateurs ont passé commande à des chorégraphes sur la

thématique «*Est-ce que le mouvement a un genre?*» Hip-Hop, voguing, effeuillage, danse contemporaine et cirque seront au rendez-vous. La Dame blanche et Nawel Ben Kraiem feront aussi danser sur des rythmes cubains et orientaux jusqu'à la tombée de la nuit. La compagnie Fearless Rabbit proposera une forme participative avec les amateurs du RIDC. Farid Ayelem Ramhouni, la compagnie All 4 House et bien d'autres encore seront présents. S.M.

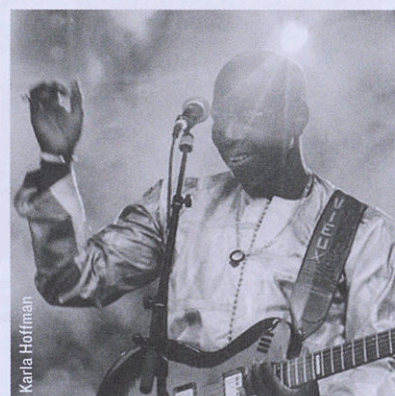


Théâtre

LE CHAMP DES POSSIBLES

Jusqu'au 22 juin à la Reine Blanche. Texte et interprétation d'Élise Noiraud. 2 bis passage Ruelle, métro La Chapelle, 01 42 05 47 31.

Élise quitte son village Poitou-charentais pour rejoindre la capitale afin de suivre des études de lettres. Âgée de 19 ans, elle découvre l'autonomie, la liberté et se pose beaucoup de questions. À quel moment se sent-on adulte? Comment quitter ses parents? Quitter le terrain de son enfance? Faire ses premiers choix? Interprétant plus d'une dizaine de personnages, Élise Noiraud s'attaque, dans ce nouveau spectacle auto fictionnel, à la sortie définitive de l'enfance. Elle offre une performance à la fois drôle et sensible, noire et lumineuse. S.C.



Musique

NOMADES

Le 13 juin à 20h à FGO Barbara. 1 rue de Fleury, métro Barbès-Rochechouart, 0153093070.

À l'occasion du Paris New York Heritage Festival, le rappeur français Flem et Vieux Farka Touré présentent leur tout nouveau groupe Nomades, né d'une collaboration de plusieurs années. Flem et Vieux Farka Touré, surnommé par les médias américains le Hendrix du Sahara, se sont rencontrés en 2009 au Festival du Désert près de Tombouctou. De leur amitié, est né ce projet produit entre Bamako et Paris. On y retrouve des chants mandingues, des textes poétiquement engagés et des mélodies touaregs. Ils y abordent les problématiques politiques, économiques et culturelles qui concernent la région subsaharienne. S.C.



Danse

FESTIVAL TRAVERSES PRINTEMPS 2019

Le 14 juin à 19h à la Halle Pajol, métro La Chapelle. 20 esplanade Nathalie Sarraute. Réservation 0623011809 ou grouptraverses@gmail.com

Depuis 2013, le festival de danse contemporaine Traverses comporte deux sessions. Celle du printemps approche à grand pas. Le 14 juin prochain, c'est une création qui ouvrira la soirée. Avec le spectacle Ondes, les artistes du groupe Traverses veulent entraîner le public dans un voyage poétique dansé, où dialoguent les éléments primordiaux: l'eau, la terre, le feu et l'air... S.C.



Théâtre

CHARLOTTE ET CLOUÉE AU SOL

Jusqu'au 29 juin à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses. De David Foenkinos. Mis en scène et interprété par Laurence Boulitrop. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Joués en alternance sous la forme d'un diptyque, les spectacles *Charlotte* de David Foenkinos et *Clouée au Sol* de George Brant se répondent. Ils nous invitent à suivre le destin de deux femmes différentes explorant les méandres de leur conscience. Le premier raconte l'histoire de Charlotte, une jeune artiste juive allemande qui raconte sa vie, en composant plus de 800 gouaches. Se mêlent des images, des textes, des mélodies ou encore des citations littéraires et musicales. Le second seul en scène résonne comme un poème. Vous découvrirez l'histoire d'une femme qui rêvait d'être pilote de chasse, intéressée par la vitesse et cette sensation de liberté lorsqu'elle s'envole dans le ciel bleu. Elle se retrouve pourtant clouée au sol, obligée de piloter un drone à distance. S.C.

ON NOUS ÉCRIT...



Je souhaitais absolument vous faire savoir que j'ai beaucoup apprécié l'article écrit par Daniel Conrod, intitulé *Au moins qu'ils se taisent !* J'ai été ravi de constater que votre journal n'hésite pas à s'engager pour les plus démunis, et contre ceux qui brassent du vent, ce que font souvent nos politiques.

A contrario, j'ai été fort déçu d'apprendre que, lors du débat organisé le 4 mai dernier par la Ligue des droits de l'Homme, seuls quelques grands partis candidats aux élections européennes ont été représentés. Il s'agit là, à mon sens, d'un déni de démocratie. Trente-trois listes ont été déposées, ce qui est beaucoup, je vous l'accorde. En revanche, ce qui est tout simplement une réalité, c'est que la plupart des médias et des organisateurs d'événements autour de ces élections donnent avant tout la parole à ceux qui participent au jeu politique depuis des décennies et qui nous ont amené là où nous en sommes aujourd'hui, à savoir dans une situation catastrophique d'un point de vue environnemental et humain. Pourquoi justement ne pas d'abord privilégier les candidats nouveaux, moins connus, mais avec un programme souvent bien plus réaliste et intéressant sur le long terme ? Ne pas le faire revient à contribuer à l'enlisement d'un système qui n'a déjà que trop vécu, et qui n'a déjà que trop fait les preuves de son inefficacité.

THIERRY BAYOUD

NDLR — Pour ce débat, organisé avec la Ligue des droits de l'Homme Paris 18, il n'était pas possible d'accueillir 33 intervenants. Dix listes ont été sollicitées et seules six ont pu être représentées. Nous comprenons les remarques légitimes sur le manque de représentation plurielle. Nous aurions aimé faire plus bien entendu et notre but était d'organiser un débat avec le plus d'idées possibles. La LDH vous invite à les rejoindre pour organiser à l'avenir un événement le plus représentatif possible.

DROIT DE RÉPONSE

... À propos du 76 boulevard Barbès (article paru en p 14 de notre numéro 271)

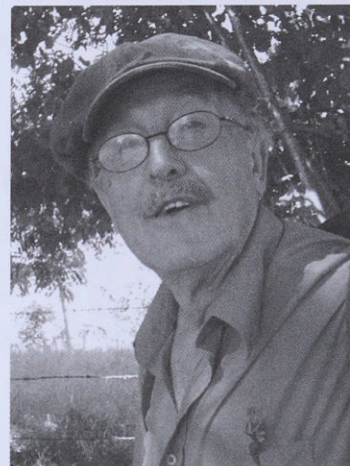
Bonjour, suite à la publication de votre article intitulé « Guerilla juridique au 76 boulevard Barbès », dans le numéro 271, nous souhaitons exercer le droit de réponse suivant :

À votre relation de la procédure, il faut ajouter que le jugement du TA a fait l'objet d'un recours en Conseil d'État. Si le TA a rejeté le recours pour irrecevabilité, ce qui s'apparente à un déni de justice, le notaire de Nexity avait lui, acté l'existence d'une servitude de logement social épousant dès l'origine notre argumentaire, en refusant d'authentifier dans son acte le certificat d'urbanisme (CU) sur lequel Nexity assoit son opération ; lequel CU a été obtenu tacitement, ce qui interroge la sincérité de l'engagement de la Mairie en faveur du logement social à Barbès. La distraction des services municipaux n'est pas plaïdable. Ils ont défendu le CU dans les conclusions échangées : alors geste corporatiste ou injonction politique ? Il y en a assez nous dit l'adjoint à l'Urbanisme. Après vérification, 12 logements faits par la foncière de la Poste sur une trentaine d'immeubles que compte notre l'îlot. On est loin des objectifs du PLU. La Mairie centrale nous refusait la préemption car le terrain était trop cher. L'évidence du contraire surgit d'un comparatif de prix et du bilan de promotion. Et à la date de ces assertions municipales, la déclaration d'intention d'aliéner n'avait pas été envoyée, laissant encore ouverte la faculté de préemption. Ce qu'il convient d'appeler un bradage de foncier public a ainsi privé un petit hôpital de province de quelques millions bien utiles pour sa modernisation. Autre sujet d'inquiétude, l'immeuble neuf n'a pas de fondations profondes. Pourtant, l'étude de sol recommandait longuement d'en faire, avant de proposer succinctement presque en catimini, une dispense pudiquement appelée « *solution alternative* » plus conforme à la promesse qui conditionnait l'achat du terrain à l'absence de fondations profondes. Or, dans le quartier on sait tous que les sols bougent. Donc, bilan de l'opération : bradage du foncier public hospitalier, violation du logement social, défaut de fondations profondes, démolition superflue, tout ça avec de l'argent public qui nourrit la hausse des prix du quartier. Et le promoteur qui clame haut et fort son engagement en faveur de la RSE. Ce projet ne respecte à l'évidence pas les critères de l'investissement socialement responsable que revendique pourtant Alain Dinin. Le traitement réservé aux habitants dont on ne sait pas accueillir le point de vue et dont on refuse la participation à la Ville, permet de douter aussi de la sincérité de son engagement dans l'ESS pourtant mise en avant dans le projet de Village Olympique dit « ESS 24 » ! Ce que nous souhaitons, c'est faire la lumière sur les circonstances qui ont permis cette étrange opération. Aussi nous invitons nos futurs voisins et tous ceux qui se mobilisent pour la participation citoyenne à venir échanger dans le respect, sur Facebook « Parlonsnousdu76 »¹ L.E.

¹ <https://www.facebook.com/groups/822614764784150/edit/>

CIAO BERNARD BOUDET

J'avais été recruté en 1995 par Noël Monier, l'un des fondateurs du *18^e du mois* et avait collaboré activement les premiers mois du lancement du journal. Il avait notamment suivi les élections municipales de 1995 qui avaient vu la victoire de Daniel Vaillant. Nous nous étions connus ainsi, vivant tous les deux à la Goutte d'Or. Outre la rédaction d'articles ou de portraits, Bernard ne dédaignait pas les virées nocturnes pour coller des affichettes dans les rues du quartier afin de faire connaître le *18^e du mois*. C'était des moments délicieux où la bonne humeur et la fantaisie étaient de sortie...



DR

Bernard avait dû arrêter sa collaboration au journal, trop occupé par son travail de rédacteur en chef d'une revue associative. Mais nous ne nous étions jamais quittés depuis.

Reconnaissable à sa voix de stentor, Bernard était attentif aux autres, enthousiaste, passionné par le débat d'idées et écologiste militant. Quand il avait pris sa retraite voici sept ans, il s'était installé à Aubervilliers. Il y avait monté une quantité de structures associatives comme une Amap, un troc livres, un groupe climat et un autre sur l'eau. Il avait le souci de traduire en actes les grandes idées, les folles utopies. Tout investi à Aubervilliers, il n'en gardait pas moins un œil sur notre arrondissement, toujours abonné au *18^e du mois*.

Bernard Boudet est décédé le 15 mai des suites d'un grave accident de vélo. Nous sommes nombreux à le pleurer. Bernard, nous ne t'oublierons pas.

NOËL BOUTTIER

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE

Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

ISABELLE DE PAVANT, LA DISCRÈTE

Artiste peintre, elle fait partie des vétérans de l'Atelier d'Orsel et de l'association Anvers Aux Abbesses.

En robe sombre, elle se tient souriante sur le seuil de l'Atelier d'Orsel, cheveux argentés coupés à la Loulou, visage aux traits délicats avec de superbes yeux verts. Ici, la discrète Isabelle de Pavant compose en peignant et... en plantant arbustes, plantes, fleurs alentour, accentuant le romantisme de la vaste et ancienne bâtisse qui s'élève en fond de cour pavée. L'art ne suffisant pas à boucler son budget, elle est salariée dans une entreprise où elle crée des broderies pour la haute couture. Elle vit avec son compagnon, artiste peintre, dans cet atelier fameux, où elle dessine et peint depuis 1982.

Cette année-là, dix copains, tous frais diplômés de la prestigieuse École supérieure d'arts appliqués Duperré, devenaient locataires de l'atelier, avec des projets de création plein la tête : sept garçons dont Frédéric Ardiet, artiste peintre, fondateur de l'Atelier d'Orsel, et trois filles. Isabelle, tout droit venue de « son » Périgord au lycée de Sèvres, munie d'un bac littéraire histoire de l'art et dessin, y prépare alors plusieurs concours (quatre écoles d'Arts appliqués plus Arts-Déco) et est admise à l'École Duperré dont elle sort diplômée.

Commencements

L'atelier ayant servi précédemment à une entreprise de nettoyage, la communauté fait d'abord un grand ménage et quelques petits arrangements. L'enthousiasme qui anime ces jeunes peintres, sculpteurs, spécialistes du textile, aide chacun à trouver sa place et à installer son matériel dans l'ample volume sous plafond.

« Au début, on pensait vivre de ce que l'on faisait », confie l'artiste. Mais « très vite » le groupe se défait, la vie d'artiste ne nourrissant pas son homme. Certains trouvent un travail plus sécurisant et

dont on ne voit que le buste, pinceau dans une main et cigarette dans l'autre. Suit la même penchée vers son ouvrage, cheveux bruns masquant le visage. La cigarette a disparu. Puis, les personnages qui entourent Isabelle s'animent. Deux ans plus tard, alors qu'elle peint la mixité dans le couple, elle participe à une exposition à Vitry et reçoit, surprise, le Prix de Vitry 1985 décerné par un jury professionnel.

Le rythme lent

Après des années de portraits viennent des nus dramatiques peints entre 1988 et 1993. Couples mixtes aux corps décharnés, couverts de sang, ils correspondent « à des moments de ma vie » confie-t-elle. Puis, au fur et à mesure, les personnages cèdent la place à des images floues. Isabelle « ne va pas bien ». À cette évocation, ses yeux s'assombrissent, sa bouche se ferme.

Quelques pages d'albums tournées et nous voici en 1993, devant une série de nus allègres. En 1995, la création, par Frédéric Ardiet, de l'association Anvers Aux Abbesses, officialise les expositions annuelles des artistes des 9^e et 18^e arrondissements.

Le regard se perd parmi les œuvres abstraites, petits et grands formats, courant sur les deux murs d'atelier qu'Isabelle occupe, côté sud, là où un lierre rampe derrière une lucarne. Le faisceau de lumière du jour déclinante met en évidence quelques petits formats nous entourant. Soigneusement posés au mur du fond ou au sol reposent de plus grands tableaux. Procédant par séries, l'artiste peint sur des réalisations anciennes qu'elle découpe, préférant le « rythme lent, plus exigeant » de la peinture à l'huile à la « page blanche ». Elle peint des fonds, revenant volontiers dessus à une ou plusieurs reprises, et puis « il y a un moment » où l'œuvre aboutit. S'en séparer pour la vendre ne lui pose pas problème mais elle regrette de souvent oublier d'en prendre une photo.

Alors qu'en 2000 se succèdent ses peintures abstraites, huiles sur toile (voire plaque d'Isorel glanée

dans la rue...) et sur papier, la voici qui dessine à l'encre de Chine. Au début, elle peint des feuillages. Viennent ensuite des arbres d'une infinie délicatesse qui s'inscrivent sur le papier très fin « comme pour les estampes japonaises ». Par deux, un peu penchés sous le ciel gris sillonné de légères traces roses, ils perdent quelques feuilles qui rejoignent le sol sombre et roux, ou la mer, surface abstraite, brun-vert sur fond gris. Le ciel au-dessus des arbres est immense sur les grands formats peints avec lesquels elle joue les superpositions, « J'aime bien l'idée de superposer les dessins à la peinture », dit-elle.

Un atelier ouvert sur le monde

Isabelle réalise aussi des collages en dégradés de bleu, gris, beige, traversés de traces fines de sanguine. Elle peint une vaste lande rose, tendre comme une robe de fée. Son amour de l'espace et de la nature à l'infini lui rappelle une installation qu'elle avait faite dans le Loiret, il y a trois ans, « pour la Fête des Jardins », exposant ses toiles peintes à l'huile et à l'encre de Chine. Un petit bonheur pour une créatrice à la main verte.

Aujourd'hui, quatre artistes peintres (Isabelle, Daphné Massenet, Frédéric Ardiet, Hernando Herrera) travaillent à l'Atelier d'Orsel. Comme chaque année, Isabelle de Pavant prévoit de participer avec ses camarades, en novembre prochain, aux portes ouvertes des ateliers d'Anvers Aux Abbesses. L'idée de « mettre ateliers et artistes à la portée de chaque visiteur » la réjouit, car c'est le moment de l'année où les créateurs se mettent à la disposition des visiteurs qui « ne doivent pas hésiter à discuter » avec eux lorsqu'ils sont intéressés par une de leurs réalisations. C'est aussi le moment de l'année où les artistes ont le plus de chance de vendre une œuvre. Allez-y voir ! ●

JACQUELINE GAMBLIN



Claire Gaby

Le regard se perd parmi les œuvres abstraites, petits et grands formats, courant sur les deux murs d'atelier.

mieux rémunéré. Isabelle résiste et, en 1983, avec les amis restés à l'atelier, ils débute de façon informelle une exposition « portes ouvertes » qui deviendra annuelle.

Ils ne sont pas nombreux mais c'est « convivial », se souvient-elle, en montrant un album photos de ses réalisations anciennes. Elle peint alors à l'huile des personnages directement inspirés par ses camarades d'atelier. Il y a là une femme en rouge